HAL
open science

Le kiswahili en Afrique belge, 1945- 1962

Jean de Dieu Karangwa

To cite this version:

Jean de Dieu Karangwa. Le kiswahili en Afrique belge, 1945- 1962. Linguistique. 1990. dumas-01329551

HAL Id: dumas-01329551

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01329551

Submitted on 9 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le Kiswahili En Afrique Belge

1945-62

1990

INSTITUT NATIONAL DE LANGUES
ET CIVILISATIONS ORIENTALES
Paris

LE KISWAHILI

EN AFRIQUE BELGE

1945 - 1962

Mémoire de D.E.A.
présenté par

Jean de Dieu KARANGWA

sous la direction

de Mr le Professeur Pierre ALEXANDRE

Juillet 1990

INSTITUT NATIONAL DE LANGUES
ET CIVILISATIONS ORIENTALES
Paris

LE KISWAHILI

EN AFRIQUE BELGE

1945 - 1962

Mémoire de D.E.A.
présenté par

Jean de Dieu KARANGWA

sous la direction

de Mr le Professeur Pierre ALEXANDRE

IFRA
IFRA003238
No. d'inventaire
Date 25.07.94
Cote GL/KAR T496.392

Juillet 1990

Kwa

Nyote tuliochangia titi Lake
Bibi Nyirandonyi na
mjomba Munyanshongore
Marafiki mliogeuka Ndugu

Nous exprimons notre profonde reconnaissance à Monsieur le Professeur Pierre ALEXANDRE qui nous a mis en contact avec le Langues'O et a bien voulu assurer la direction de ce travail. Ses remarques pertinentes, sa patience et sa disponibilité nous ont été d'un précieux concours.

Que toutes les personnes qui nous ont soutenu de loin ou de près trouvent dans ces quelques pages le reflet de leurs sincères attachement et sympathie. Le combat ne cesserait que faute de moral. Or, elles l'ont constamment remonté. Encore une fois, du fond du coeur, merci !

Jean de Dieu KARANGWA
Juillet 1990

0. INTRODUCTION

En 1945, si nous nous référons aux frontières érigées par la colonisation, le kiswahili est principalement répandu dans deux zones. La première et la plus importante correspond aux territoires sous administration britannique et comprend le Kenya, l'Ouganda, le Tanganyika et les îles voisines de Zanzibar et Pemba. La seconde est composée des royaumes du Ruanda-Urundi et les provinces de l'Est du Congo belge (1) ; elle a comme puissance coloniale la Belgique. Par ailleurs, ces aires constituent chronologiquement les deux zones successives d'expansion continentale de cette langue, mis à part la zone côtière.

Ces deux "Afrique", même si politiquement elles sont sous deux régimes coloniaux différents, du point de vue sociolinguistique, elles présentent quelques similarités. Primo, elles sont d'une hétérogénéité linguistique très prononcée et l'intercompréhension entre leurs populations nécessite l'utilisation soit des langues métropolitaines, en l'occurrence le français et l'anglais, soit d'une langue véhiculaire - le kiswahili. Secundo, la politique linguistique préconisée par la Grande-Bretagne et la Belgique est quasi identique. En effet, elle est basée sur le bilinguisme langue européenne et langue vernaculaire ou véhiculaire.

Dans pareille situation, l'on s'attendrait à ce que le kiswahili, grande langue véhiculaire de part et d'autre, connaisse un même sort, mais tel n'est pas le cas. Dans la partie orientale, il est en général (2) bien vu et encouragé

---

(1) Pour les besoins de la narration et pour éviter les anachronismes, nous emploierons les toponymes de l'époque.

(2) Nous pensons spécialement au Tanganyika et au Kenya, car l'Ouganda, et particulièrement les gandophones, sont restés pendant longtemps hostiles à la propagation du kiswahili.

tandis que dans la partie centrale, sa situation est différente.

Son évolution dans la première zone ayant fait l'objet de plusieurs études (1) ne nous préoccupera pas dans le présent travail. Nous nous limiterons à son cheminement dans la seconde qui, finalement, reste une zone moyennement exploitée, du moins au point de vue sociolinguistique. A part les articles de Polome (2) et d'autres auteurs dans différents revues et journaux, et l'oeuvre de Fabian (2) sur le kiswahili au Congo belge, seul Whiteley (3) y consacre quelques quatre pages au kiswahili dans le même pays (en y incluant le Ruanda-Urundi).

Les dates de 1945 et 1962 comme termini a quo et ad quem furent principalement motivées par l'oeuvre de Fabian (3). Il ne fallait pas mal répéter ce qu'il avait bien dit pour la période qui va de 1885 à 1938. Aussi nous passons sciemment sous silence les années qui sont juste venues après 1938 car elles sont comme un temps mort à la colonie, les puissances coloniales européennes étant absorbées dans l'effort de guerre. 1945, la grande guerre est finie. Tandis

---

W.H. WHITELEY, Swahili : the rise of a national language, Methuen & Co Ltd, pp. 69-72 - pp. 87-104.

(1) M. HOUIS, 1971, Anthropologie linguistique de l'Afrique Noire, Paris, P.U.F.
- G. PHILIPPSON, 1982, "Le swahili et l'expansion des langues africaines", in J.P. CAPRILE, (ed) Contacts de langues et contacts de cultures, lacito Documents, Paris, SELAF-AELIA.
- W.H. WHITELEY, op. cit. pour ne citer que les plus connus.

(2) E.C. POLOME, 1982, Language, Society and Paleoculture, Stanford University Press, Stanford.
- J. FABIAN, 1986, Language and Colonial power : the appropriation of swahili in the former belgian Congo, 1885-1938, African Studies Series, Cambridge University Press.
- W.H. WHITELEY, op. cit., p. 69-72.

(3) J. FABIAN, op. cit.

que l'Occident époussette les cendres et se reconstruit, l'Afrique, elle, s'éveille petit à petit et commence à envisager son avenir, encouragée par les recommandations prises lors de la Conférence de San Francisco. La politique coloniale est remise en question par le colonisateur (1) et le colonisé (2) et grâce à la circulation des idées et de l'information, le vent de la liberté commence à souffler sans se soucier des bannières métropolitaines qui flottent sur les territoires. Le mouvement est déjà amorcé, lequel mouvement aboutira quinze ans plus tard, à la vague des indépendances des pays colonisés. Si ces mutations affectent en premier lieu le domaine politique, elles ne négligent pas pour autant l'économique, le social et le culturel. Et dans ce dernier, intervient le problème des langues et de leurs fonctions.

C'est à ce tournant de l'histoire africaine en général et de celle de l'Afrique belge en particulier que se place notre travail qui comporte quatre chapitres. Le premier, introductif, esquisse la situation sociolinguistique de l'Afrique belge avec une insistance sur le kiswahili. Le noeud de l'étude apparaît dans les trois autres chapitres. Le deuxième et troisième exposent comment les différents efforts, de la colonisation aux indépendances, n'ont pas abouti à la consécration du kiswahili comme langue de grande communication dans cette partie du continent. Les différentes formes de kiswahili, elles-mêmes obstacles au projet mentionné ci-dessus, constituent le quatrième et dernier chapitre. Une conclusion générale et des perspectives viennent clore toute l'étude qui n'est qu'un prélude à des recherches ultérieures.

---

(1) A. RUBBENS (éd.), 1945, Dettes de guerre, Elisabethville Imbelco.

(2) Nkrumah, Sékou Touré et les autres.

CHAPITRE 1 - PRESENTATION SOCIOLINGUISTIQUE

1.1 - Aperçu général.

La Belgique n'échappe pas à la situation d'autres puissances coloniales d'administrer des territoires qui sont des entités linguistiques fortement hétérogènes. La seule exception réside en ce que les deux royaumes sous sa tutelle répondent exactement au critère "un territoire, une langue", avec respectivement le kinyarwanda et le kirundi comme seules langues. Ces deux dernières présentent d'ailleurs des ressemblances structurelles à tel point qu'elles sont considérées comme deux dialectes d'une même et seule langue bantu.

Seulement mis à côté du Congo belge aux dimensions continentales, ces deux territoires seraient aussi grands que certaines de ses provinces, la seule différence étant que les provinces congolaises sont multiethniques et partant, multilingues.

L'on ne peut établir avec exactitude le chiffre des langues congolaises. Les estimations disent qu'elles varient entre cent et trois cents, y compris les dialectes. Et tous correspondent à des ethnies qui sont d'une importance variable. Toute cette mosaïque linguistique est divisée en deux groupes, celui des langues bantu et un autre de langues non bantou. Le premier, qui est dominant, est parlé sur plus de trois-quarts de l'étendue congolaise. Ceci fait dire à Nida que "for its size and population the Congo is probably the most homogeneous linguistic area in Africa" (1). Il est homogène dans ce sens que ces langues et dialectes, tous avec

---

(1) E. NIDA, 1945, "Some language problems in the Congo", in Congo Mission News, Janvier.

le bantu comme ancêtre commun, s'imbriquent les unes dans les autres de telle sorte qu'il devient même difficile d'en déceler les zones linguistiques. Les langues non bantu, minoritaires, sont plutôt parlées dans la région nord-est du Congo belge.

A part ces langues africaines, les langues européennes, qui étaient utilisées en Afrique belge à l'époque sont le français et le néerlandais, les deux langues nationales de la Belgique, et l'anglais qui était la langue des missions protestantes, spécialement aux mains des Anglais.

Selon leur emploi, toutes ces langues seraient réparties en trois catégories :

• La première et numériquement la plus importante, est composée de langues ethniques qui sont utilisées dans les communications au sein d'une même tribu ou ethnie. Ce sont les langues dites vernaculaires.

Ex. : -kilega, kifulero, kinande, kilunda, kicokwe, kinande... pour le groupe bantu
- logo, logbara, lendu, kakwa, alur... pour les langues non bantu.

• La seconde est composée de langues véhiculaires qui, au cours de l'histoire, se sont superposées aux langues vernaculaires et sont devenues des moyens de communication interethnique. Elles sont surtout présentes dans les milieux urbains qui rassemblent des populations linguistiquement hétérogènes. Au Congo, elles sont au nombre de quatre. Deux correspondent à des groupes tribaux représentés sur ce territoire (le tshiluba et le kikongo) et qui sont respectivement dispersés dans la région sud et ouest. Quant au lingala, au départ, il était le parler d'une mosaïque de populations fluviales (bobangi, boloki, etc.) désignés

couramment Bangala "ceux du fleuve" (1). Par après, il s'est enrichi d'emprunts tirés de langues indigènes (bantou et non bantu) et du français. D'aucuns pensent que c'est une langue artificielle mais ceci n'est pas le cas. C'est la langue de la force publique et également parlée dans les régions du Nord-Est du Congo. Enfin vient le kiswahili dont nous parlerons un peu après.

Le français, le néerlandais et l'anglais constituent la troisième catégorie. Le premier serait considéré comme la langue officielle car il est employé dans l'administration et l'enseignement public. Le néerlandais, avec une utilisation plutôt sporadique, reste à l'ombre du français. L'anglais, lui, ne dépasse pas les enceintes des missions étrangères, c'est-à-dire non belges. L'autorité coloniale ne lui témoigne non plus aucune sympathie pour la seule raison qu'il est la langue d'une puissance rivale et de surcroît voisine à l'Est, la Grande-Bretagne. Telle est l'écologie linguistique de l'Afrique belge entre 1945-1962, basée sur deux contrastes mis l'un à côté de l'autre. D'une part, deux petits territoires au profil sociolinguistique unimodal et un "géant" multimodal par excellence. Une situation ou la "diversité des langues fait la joie des linguistes et des philologues auxquels elle ouvre de vastes champs d'étude... Par contre, pour le colonial pratique, et pour le gouvernement colonisateur, elle est un obstacle au développement normal de l'administration, de l'enseignement, de l'évangélisation". (2)

---

(1) A. DZOKANGA, 1979, Dictionnaire lingala-français, suivi d'une grammaire lingala, VEB Verlag Enzyklopädie Leipzig, Préface.

(2) G. BARAKANA, "L'unification des langues au Ruanda-Urundi" in Civilisations", vol. II, n° 1, p. 74.

C'est dans cette multitude de langues que nous retrouvons le kiswahili (1) qui occupe principalement la position de langue véhiculaire, néanmoins avec une situation particulière dans chaque territoire.

1.2. Le kiswahili

1.2.1 - Au Congo belge, tant mal que bien.

D'après Whiteley (2) trois raisons principales auront contribué à la propagation du kiswahili au Congo belge. Ce sont les campagnes esclavagistes de Tippu Tip qui eurent lieu entre 1870-1880, le recrutement par Léopold II d'instructeurs militaires zanzibarites et l'industrie minière du Katanga vers les années 20. Les deux premières ayant eu un impact plutôt à court terme et la troisième ne pouvant pas en assurer la pérennité, il a fallu le concours d'autres agents pour que cette langue se maintienne et évolue. Ces agents, à savoir l'administration et les missions belges qui travaillaient côte à côte dans l'oeuvre de colonisation, devaient profiter de la situation laissée par ceux que nous appellerions les pionniers.

L'administration, dans son souci d'étendre sa mainmise sur la plus grande portion du territoire, recourut beaucoup au kiswahili et encouragea son utilisation. La tâche lui était facile, d'autant plus que le passage des marchands d'esclaves avait laissé derrière lui des vestiges de cette langue. En plus, elle recruta, du moins dans les débuts, ses principaux collaborateurs parmi les swahiliphones qui avaient

---

(1) Au Congo, il est également appelé kingwana, kimaniema... selon ses écarts ou non de la variété standard de l'Est africain. Mais pour ne pas encombrer le texte au risque de dérouter le lecteur, nous utiliserons le terme générique de kiswahili, terme sous lequel il est d'ailleurs reconnu au Ruanda-Urundi.

(2) W. WHITELEY, op. cit., p. 72.

côtoyé les Arabes. Les premiers, grâce au contact qu'ils avaient entretenus avec ces étrangers, semblaient plus ouverts et plus "civilisés" que les autres congolais. Ils devinrent à leur tour agents de civilisation. Mais cette collaboration n'était pas toujours bien vue car le colon belge redoutait la vengeance de ces gens qu'il avait défaits.

L'autre vecteur du kiswahili est sans doute le missionnaire qui, par sa polyvalence, atteignait de nombreuses couches de la population. Sa mission principale était l'évangélisation et l'enseignement, mais il se retrouvait maçon, médecin, traceur de routes, etc. dans ses ses heures libres. Ayant appris cette langue en Afrique orientale et l'ayant pratiquée au cours de leur voyage vers le Congo, ils vulgarisèrent cette langue à travers les livres de prières et les manuels scolaires qui devaient servir en grande partie (1) dans les provinces orientales du Congo.

L'essor de l'industrie minière vers les années 30 entraîna la ruée vers le Katanga et l'aménagement continuel de cette région draîna de nouvelles populations qui venaient accroître le nombre de résidents autochtones et autres. Toute cette main-d'oeuvre aux origines et langues diverses devait se servir du kiswahili dans ses relations professionnelles et privées, vu que les travailleurs étaient d'ethnies différentes. Ainsi Elisabethville et le Haut-Katanga en général, ravirent à Stanleyville et ses environs leur place de centre de rayonnement du kiswahili au Congo.

Il y eut un engouement pour cette langue qui fut suivi d'une abondante littérature. Elle consistait en manuels, grammaires, vocabulaires et conversations, publiés par des privés, l'Union minière du Haut-Katanga (UMHK),

---

(1) En grande partie parce que certains missionnaires avaient opté pour les langues vernaculaires.

l'administration et les missions. Ils étaient surtout destinés aux fonctionnaires et missionnaires expatriés, aux écoles et au personnel de l'UMHK. Pour la seule période de 1908 à 1938, Fabian (1) en a recensé trente-cinq, sans citer toutes les publications faites par les Pères Blancs.

Et, à la veille de la deuxième guerre mondiale, le kiswahili au Congo belge, d'un simple moyen d'expression, s'était transformé en véritable moyen de communication et d'instruction.

Ainsi, dans la catégorisation des langues au Congo proposée précédemment, il a deux fonctions. Il est la langue maternelle des descendants des "arabisés" issus des différentes tribus locales ; en même temps, il a le statut de langue véhiculaire au même titre que le kikongo, le lingala et tshiluba. Bien qu'implanté et fortement répandu dans les provinces orientales, il est connu sur tout le parcours du Congo jusqu'à son embouchure, le long des lignes de chemins de fer et autour des postes militaires et civils.

1.2.2. Au Ruanda-Urundi, le déclin.

L'on serait tenté de croire que le kiswahili est entré dans les deux royaumes à la même époque, mais ceci n'est pas vrai. L'Urundi (2), proche des comptoirs commerciaux de Kigoma et Ujiji, installés sur la même rive du lac Tanganyika, était entré, bien avant le Ruanda, en contact avec les marchands swahiliphones. A l'arrivée des Allemands et à la fondation d'Usumbura (1897), le kiswahili n'était pas un inconnu, du moins sur l'axe commercial Kigoma-Usumbura.

---

(1) J. FABIAN, op. cit, pp. 87 et 143.

(2) Ce sont les Allemands qui, sous l'influence du kiswahili, déformèrent Burundi (cl. 14) en Urundi (cl. 11)

Par contre, à leur entrée au Ruanda, toujours dans la même dernière décennie du 19è siècle, ils y apportèrent aussi cette langue. Ils l'utilisaient dans leurs relations avec leur suite composée d'askaris et de porteurs issus des diverses tribus du Tanganyika. Les colons allemands ouvrirent la voie aux commerçants arabes qui avaient été à plusieurs reprises refoulés du territoire ruandais. Les missionnaires suivront peu après avec leurs catéchistes baganda et ils éprouvèrent des problèmes linguistiques dans les tous débuts car

> "only one of the ganda knew any kinyarwanda and the missionnaires were at a disadvantage when they arrived in the rwandan capital of Nyanza in February 1900 acting through a court interpreter fluent only in swahili" (1)

Tous ces trois groupes durent recourir au kiswahili pour résoudre le problème de communication avec les autochtones. Déjà les principales formes de diffusion du kiswahili étaient mises sur pied et allaient le propager d'une manière ou d'une autre.

L'administration allemande ne changea pas sa politique linguistique d'encouragement du kiswahili - politique déjà en vigueur au Tanganyika - qui était appelé à devenir la langue officielle de la Deutschöstafrika. Elle était à la fois sujet et véhicule d'enseignement dans les écoles du gouvernement installées respectivement à Kigali-Ruanda (1905), Usumbura et Gitega-Urundi (1913). Une école pour fils de notables fut montée à Nyanza, capitale du royaume du Ruanda. Jusque dans les années 30, elle formera l'"élite" de l'époque. De cette élite, le roi recrutera ses

---

(1) P. LINDEN, 1977, Church and revolution in Rwanda, Manchester University Press, p. 32.

chefs et sous-chefs de territoires et l'administration ses auxiliaires. Les monarques des deux royaumes fréquentèrent ces écoles et y apprirent des rudiments de calcul et d'écriture en kiswahili. Peu après, ils utilisèrent ce dernier avec le colonisateur allemand d'abord et belge ensuite. Et depuis 1916, il fut proclamé langue officielle du Ruanda-Urundi (1).

Le kiswahili ne servit pas pendant longtemps dans la liturgie car les missionnaires, surtout catholiques, s'attelèrent tôt à l'apprentissage du kinyarwanda et du kirundi. En plus, ils craignaient cette langue qui était celle des commerçants arabes et partant de leur religion, l'Islam. S'ils s'en étaient servis auparavant, c'était parce qu'ils ne pouvaient faire autrement, vu qu'ils ne connaissaient pas les deux langues locales. Par contre, les missionnaires des églises réformées passeront outre ces préjugés et emploieront beaucoup le kiswahili.

Le troisième réseau de diffusion informel mais plus efficace est le commerce qui était entre les mains de quelques firmes européennes et d'Arabes ou Indiens. Ceux-ci, éparpillés un peu partout sur le territoire, serviront de relais au kiswahili et le feront parvenir dans des coins reculés, loin des centres "urbains". Les affaires n'étaient pas non plus toujours dénuées de prosélytisme pour ces commerçants musulmans qui s'improvisaient *"walimu"*, maîtres et propageaient la parole sainte, non en arabe, totalement étranger aux indigènes, mais bel et bien en kiswahili. Ainsi, les premiers musulmans autochtones, appelés "abaswahili", les swahili par leurs frères et soeurs, n'étaient autres que des vendeurs et domestiques qui vivaient dans le sillage de ces Arabes et Indiens swahiliphones. Et pendant longtemps,

---

1() A.I., SOW, (éd), 1877, Langues et politiques de langues en Afrique noire, éd. Nubia/Unesco, p. 321.

quiconque parlait kiswahili était considéré premièrement comme adepte de l'Islam avant d'être Congolais, Murundi, Muganda ou du Tanganyika. Le terme "umuyisilamu", l'islamisé, n'était pas du tout connu.

Après la défaite des Allemands au cours de la première guerre, le Ruanda-Urundi, confié à la Belgique, devint un territoire sous mandat rattaché au Congo belge. La nouvelle administration préserva la politique linguistique du prédécesseur et ceci lui était profitable dans la mesure où les deux territoires étaient géographiquement dans le prolongement de la zone swahiliphone congolaise. Elle encouragea le kiswahili et son enseignement dans les rares écoles existantes. Il était la seule langue de culture car le français, apanage des seuls séminaristes et missionnaires, était encore à ses débuts. Il continua à servir de langue scolaire jusqu'au jour où

> "Au cours d'un voyage d'étude dans toute l'étendue du territoire sous mandat, l'Inspecteur général de l'enseignement avait observé que les missionnaires enseignaient le plus souvent la langue swahili dans les écoles. Il fit remarquer que cette langue n'étant pas celle parlée par les autochtones, il n'y avait aucun avantage à la répandre ; que la diffusion du swahili ne peut que favoriser la pénétration de l'élément mahométan, ce qui n'est pas recommandable, ni dans l'intérêt des indigènes, ni dans celui de l'occupation européenne. A la suite de ces observations, les vicaires apostoliques ont été d'avis que, s'il y a lieu d'enseigner une seconde langue au Ruanda-Urundi, il faut choisir la langue employée par l'administration". (1)

---

(1) Rapport de l'Administration belge au Ruanda-Urundi, 1929, p. 61.

Tel est le seul texte officiel qui nous renseigne sur la suppression du kiswahili et la consécration du français dans l'enseignement. A sa lecture, il est clair que cette décision, venant de l'administration et du clergé, profitait aux deux partenaires. La première se démarquait de la politique linguistique du prédécesseur allemand et instituait l'une de ses langues nationales, tandis que le second se tranquillisait à l'idée que l'une des voies de propagation de l'Islam était coupée.

Cette décision qui réduisit le prestige et la pratique du kiswahili dans les milieux catholiques et l'enseignement officiel ne concernait pas les missions étrangères. Celles-ci, surtout adventistes, méthodistes et pentecôtistes, continuèrent à assurer leur enseignement en kiswahili, leurs manuels étaient communs pour le Congo belge et le Ruanda-Urundi.

Ailleurs, le kiswahili était principalement présent dans deux genres de milieux : le secteur minier et les centres urbains naissants. Les centres miniers employaient des machinistes et mécaniciens congolais et leurs chefs de chantiers belges avaient fait, pour la plupart, le Katanga. Le kiswahili était leur langue de travail et de communication courante. Quant aux centres urbains, vu leur vocation cosmopolite, ils abritaient différentes populations originaires tant du Congo que de l'Afrique orientale qui ne pouvaient se comprendre entre elles ou avec les autochtones qu'en utilisant le kiswahili. Evidemment, il restait la langue de la communauté musulmane, formée principalement de commerçants d'origine asiatique ou africaine. Comme il était parlé par les basses couches de la population, petit à petit, il dégénéra en langue de bandits, prostituées et autres marginaux. Il garda ce triste cachet dont il lui était difficile de se défaire durant la période qui suivit.

Pourquoi cette langue, pourtant qui, au début, semblait avoir un avenir prometteur, connut-elle une telle perte de vitesse ? C'est ce que nous essayerons d'examiner à travers son histoire pour la période 1945-1962.

Chapitre 2 - LES TROIS PILIERS DE LA COLONISATION ET LE KISWAHILI

2.1 - L'administration

En 1945, il n'est pas évident qu'un Mukongo de l'embouchure du fleuve Congo puisse demander le chemin ou dire bonjour à un Muluba du Kasaï en une langue congolaise, tout comme un Ngbandi du Nord-Ouest à un Mutetela du Nord-Est ou un Mulunda du Katanga à un Munyarwanda du Gisaka. La communication ne peut être établie qu'à ces seules conditions :

- connaître la langue ou le dialecte de son interlocuteur
- recourir à une langue véhiculaire commune
- recourir au français et, peu probablement, au flamand et à l'anglais.

L'exemple si caricatural qu'il soit, traduit la réalité qui est vécue à l'époque sur le territoire administré par la Belgique. Un problème de communication se pose et il faut lui trouver une solution. Cette dernière, d'emblée simple, réside dans la planification linguistique, une "activity which attempts to solve a language problem, usually on a national scale, and which focuses on either language form or language use, or both" (1).

Pour la situation en colonie belge, il faut parer au plus pressé et le doigt est pointé sur l'utilisation des langues plutôt que que leurs formes. Une fois les langues planifiées, l'opération suivante consiste soit à promulguer les lois toutes nouvelles, soit à revoir ou améliorer celles déjà existantes. Dans le cas qui nous concerne, les lois

---

(1) F.X., KARAM, "Towards a definition of Language Planning", in J.A., FISHMAN, Advances in Language Planning, Mouton, Paris, p. 105.

officielles sont là, il suffit tout simplement de les amender.

Quelques textes législatifs donnent une certaine idée sur la politique linguistique belge dans la colonie. Le tout premier, nous le retrouvons dans la Charte coloniale du 18 octobre 1908, article 3 :

> "L'emploi des langues est facultatif. Il sera réglé par des décrets, de manière à garantir les droits des Belges et des Congolais et seulement pour les actes de l'autorité publique et pour les affaires judiciaires.
> [...] Les Belges jouiront au Congo, en ces matières, des garanties semblables à celles qui leur sont assurées en Belgique.
> [...] Tous les décrets et règlements ayant un caractère général sont rédigés et publiés en langue française et en langue flamande. Les deux textes sont officiels". (1)

Deux ans après, en 1910, Haleywyck, dans un commentaire de cette charte, disait que :

> "The government must assume good interpreters to the Blacks, we must promote the teaching of our national languages ; the government must require agents and judges to take, before their departure to the Congo, courses in the four principal idioms of the colony, Kikongo, also called Fiote, Banagla, Kisuaheli and Kiluba-Kasai" (2).

---

(1) K. MATEENE, "La situation linguistique en Afrique centrale", in A. SOW, op. cit., p. 182.

(2) M. HALEYWYCK, cité par J. FABIAN, op. cit., p. 48.

Ces deux textes se complètent. En effet, le premier s'adresse à la communauté expatriée, francophone et néerlandaise. Il méconnait totalement la majorité autochtone ignorante en ces deux langues. Le second, par contre, semble plus complet et donne place aux langues véhiculaires. Bien que non officiel (1), il influencera beaucoup la politique linguistique belge et ceci jusqu'aux indépendances de ce territoire.

Pour ce qui est du Ruanda-Urundi, l'on y pratique le bilinguisme langue indigène (kinyarwada-kirundi), français depuis 1929. Si le kiswahili y était employé comme langue véhiculaire, ce statut ne lui était reconnu ni officiellement ni officieusement. (2)

Dans tous ces textes, évidemment, les langues ethniques - grandes ou petites - brillent par leur absence. Officiellement, leurs locuteurs doivent s'aligner sur les langues véhiculaires ou les deux langues nationales belges (3).

Rapidement esquissée, la position du gouvernement belge était celle-là, en tout cas pas très claire. Certains ne la reconnaîtront pas et ne craindront pas de dire qu'il n'y avait

> "aucun texte législatif concernant la politique linguistique du gouvernement. Si sa position officielle peut être considérée comme neutre, on

---

(1) C'est juste une note infrapaginale glissée par le même Haleywyck dans son commentaire de la loi du 18 octobre 1908.

(2) Cf. Rapport de l'Administration au Ruanda-Urundi à la page 13.

(3) Le français, car le néerlandais ne fut jamais vulgarisé en colonie, sauf par quelques missionnaires néerlandophones.

ne peut cependant pas la dire indifférente. La pratique est un témoignage au moins aussi parlant qu'un texte" (1)

Devant une telle ambiguïté, la question linguistique ne pouvait que rester d'actualité. Régulièrement, les membres de l'Institut Royal Colonial Belge (IRCB) se réunissaient pour donner leur point de vue et les dernières rencontres dataient de 1944 (2), presque à la fin de la deuxième guerre mondiale. Les interventions de quatre orateurs furent rassemblées dans le bulletin XV, n° 2 de l'IRCB de 1944. A l'ordre du jour se trouvait évidemment le problème de la langue nationale congolaise.

Les différentes positions peuvent être regroupées en trois points :

- Défense et illustration du Kikongo avec Mgr J. Cuvelier
- Vers la langue nationale congolaise basée sur le Tchilusa, avec E. de Jonghe.
- Défense et illustration du kiswahili, avec J. Tanghe, G. van der Kerken et V. Gelders.

Le lingala ne figurait pas au menu. On lui reprochait d'être une langue très artificielle avec le grand nombre d'emprunts qu'elle renfermait.

Le Kikongo, soutenu par Mgr Cuvelier, ne fut pas accepté par de Jonghe parce qu'il est la langue maternelle de

---

(1) G. HULSTAERT, 1946, "Les langues indigènes et les Européens au Congo belge", in African Studies, vol. 5, 1, p. 135.

(2) Il y en avait eu une en 1935, mais nous n'y reviendrons pas car très éloignée de notre période.

populations dispersées dans trois colonies différentes, le Congo français, l'Angola portugais et le Congo belge.

De Jonghe proposait le tshiluba mais oubliait que le kiswahili était fortement ancré dans sa zone d'influence, le Katanga.

Les trois autres intervenants exposèrent tour à tour les avantages que présentait le kiswahili, entre autres le fait que c'est une langue avec une littérature riche, déjà codifiée, neutre et ne pouvant susciter de jalousie au sein des différentes ethnies. Elle était bien partie comme langue internationale africaine.

Les propos de Tanghe - un "amoureux" du kiswahili - professeur de linguistique bantu à l'Université coloniale d'Anvers, ressemblaient à une introduction plutôt élogieuse de la langue, préparant le terrain aux autres intervenants :

> "Langue simple et flexible, capable d'exprimer la pensée d'une manière claire et évidente, le swahili est un merveilleux instrument de civilisation. Fixé par écrit, dans une orthographie actuellement unifiée, propagée par l'enseignement, il est à la fois la langue de l'administration et de l'évangélisation de l'Afrique centrale et orientale, ainsi que l'outil admirablement adapté aux besoins du commerce. Né du carrefour de grands courants économiques, transporté sur les flots vers l'Orient et introduit vers l'Occident par les grandes voies de pénétration, favorisé par le jeu des configurations géographiques, le swahili est devenu l'interprète de deux civilisations, l'une orientale et musulmane, l'autre occidentale et chrétienne, et il est, en

fait, une des langues les plus importantes, non seulement de l'Afrique mais du monde entier". (1)

Van der Kerken, plus pragmatique dans sa "solution pratique au problème des "linguæ francæ" au Congo belge (2) et Ruanda Urundi, ne changeait rien à la politique linguistique en vigueur. Tout simplement, il proposa la généralisation de l'emploi et de l'enseignement du kiswahili comme principale langue véhiculaire, omniprésente sur tous les territoires de la colonie. Il serait intermédiaire entre le français et les langues indigènes.

Deux principaux reproches étaient adressés au kiswahili. D'abord, il était une langue étrangère, parlée par des locuteurs qui appartenaient à une autre colonie et "dont les leviers de commande conditionnant son évolution ne se trouvent pas en nos mains" (3). Ensuite, il était dangereux parce que vecteur de l'Islam, Van der Kerken (4), dans son raisonnement par analogie, réfutera les deux arguments usés. Pour le premier, il rappellera que ni le français ni le néerlandais (ni l'allemand), pourtant langues nationales belges, n'étaient pas non plus leur propriété privée. Pour le second, il démontrera que les régions du Maghreb et du Moyen Orient ont été évangélisées à l'aide de l'arabe, langue originelle de l'Islam. L'expérience des Pères Blancs, avec leur maison mère à Alger, était assez parlante.

---

(1) J. TANGHE, 1944, "Le swahili, langue de grande expansion", in Bulletin de l'IRCB; XV, 2, p. 197.

(2) G. Van der Kerken, 1944, "Le swahili, langue de grande expansion,", in op. cit.

(3) E. JONGHE, cité par J. TANGHE, op. cit., p. 170.

(4) J. TANGHE, op. cit., pp. 257-258.

Gelders, plus modéré, abonda dans le même sens que ses deux collègues avec une vue très idyllique du swahili.

Même si des conclusions et recommandations ne sont pas venues clore ces séances, il nous semble que de ce combat de langues par personnes interposées, le kiswahili sortait vainqueur. Il restait au politicien de réserver une suite appropriée à ce fait et d'envisager la faisabilité du projet. Seulement ces voix semblaient clamer dans le désert et le gouvernement, perplexe, ne changea rien à la situation. Tous les problèmes relatifs aux langues étaient confiés à la Commission de linguistique du Ministère des Colonies. (1)

Le gouvernement colonial maintint le statu quo, n'émettant aucune loi sur l'utilisation des langues. Le lingala, plus congolais, commançait à prendre le pas sur le kiswahili. Quand il fut institué langue de la force publique sur la grande étendue du territoire, il est clair que les Congolais trouvèrent intérêt à l'apprendre pour pouvoir communiquer facilement avec les garants de l'ordre.

Néanmoins, ces deux langues, (lingala et kiswahili) figuraient au programme des Ecoles coloniales en métropole.

Nous citerons en guise d'exemple, la plus célèbre de ces écoles, l'Ecole Coloniale d'Anvers. A côté des cours aussi variés que la géographie économique coloniale, l'organisation de la force publique, la photo, le dessin et... la conduite de véhicules, ils suivaient des leçons de

---

(1) Nous n'avons pu obtenir des informations sur cette Commission. Nous espérons, dans la suite, trouver une documentation sur sa composition, son organisation et son fonctionnement.

kiswahili et de lingala, respectivement de la première et de la deuxième année. (1)

Cependant, l'apprentissage d'une langue vivante loin du milieu où on la parle, si parfaite soit-elle, nécessite un complément ou un bain linguistique. Ainsi, la formation de ces "fields-workers" était complétée par une pratique quotidienne, une fois au Congo Belge. Là, certaines personnes privées animaient également des clubs de kiswahili pour les amateurs qui n'avaient pas eu la chance de l'apprendre en métropole. (2)

Seulement d'après Polome (3), après la deuxième guerre

> "more emphasis was laid on surveying the grammatical features of the main bantu languages used in the Congo, giving particular attention to cultural languages such as ciluba and lomongo, lonkundo beside swahili and lingala".

Jusqu'à ce jour, quelques grammaires simplifiées ou abrégées avaient été écrites par l'un ou l'autre missionnaire sur la langue culturelle des populations confiées à ses soins. La profondeur de ces ouvrages reflétait l'esprit de leurs auteurs, plutôt amateurs que scientifiques. La plupart n'avaient eu auparavant aucune formation en linguistique générale, encore moins en linguistique africaine. L'approche

---

(1) Service de l'Information et de la Propagande du Congo Belge, Congo Belge, 1944, p. 53.

(2) Cf. Dossier A. VERBEKEN, disponible à la section Histoire du Musée de Tervuren.

(3) E.C. POLOME, 1968, "The choice of official languages in the democratic Republic of Congo", in J.A. FISHMAN et alii, Language problems of developing nations, John Wiley & Sons, New York.

de ces langues dans une optique tout autre s'imposait. Ce soudain changement vers les langues culturelles était motivé par le souci de la recherche d'une lingua franca nationale unifiée, amalgame issu des langues authentiquement congolaises. Il fallait à tout prix se libérer de l'hégémonie du grand véhiculaire qu'était le kiswahili. Vu l'étendue géographique du Congo belge et sa diversité linguistique, le projet était certes ambitieux mais utopique. Van der Kerken le comparera à un plongeon dans "la rivière pour éviter quelques gouttes d'eau" (1). Il est clair que cet accent mis sur le côté surtout linguistique et grammatical des langues bantu devait diminuer la maîtrise des langues, du moins dans leur pratique.

En 1948, le Service de l'enseignement procéda à une réforme scolaire. Au niveau primaire du premier degré et du deuxième degré ordinaire, la langue d'enseignement devait être la langue maternelle ou, si possible (et depréférence) (2), la lingua franca. Cette dernière était par contre, langue d'enseignement dans l'école primaire du deuxième degré sélectionné. Et pour tous les niveaux, du primaire au secondaire, elle devait être enseignée comme matière. Ceci relevant des recommandations, nous ne savons pas ce qui s'est réellement passé dans la pratique. Cependant, partant de ces décisions, nous pensons que le kiswahili - lingua franca - a été enseigné comme préconisé plus haut.

A la même époque, l'Institut ROyal Colonial Belge publia les résultats d'une étude menée sous la direction du R.P. Gaston Van Bulck sur les langues du Congo belge. Ils consistaient en un recensement de toutes les langues parlées au Congo belge et Ruanda-Urundi, recensement basé sur des

---

(1) G. VAN DER KERKEN, op. cit., p. 260.

(2) K. MATEENE, op. cit., p. 187.

données ethnologiques plutôt que linguistiques. Il consacra quelques pages au kiswahili en signalant qu'il est étranger au Congo belge et sous un titre évocateur : "Une infiltration de la côte orientale, le kiswahili kingwana" (1). Il signalera que sur le territoire du Congo belge, "il n'existe pas de chefferie de Waswaheli proprement dits et nulle part, les quelques émigrés Waswaheli qui sont venus y résider ne peuvent se réclamer "possesseurs de terre" (2). Comme solution au problème linguistique, il proposa l'unification des grandes langues (Tchiluba, kikongo...) dans la première étape "et éventuellement, secondairement" (3) l'unification des parlers lingala et du kingwana-kiswahili, "les deux parlers semi-artificiels" (4). Les qualificatifs de semi-artificiel et d'étranger accompagneront le kiwahili et peu d'auteurs lui augureront un avenir meilleur. Les seules langues communes et culturelles restaient le kikongo, le tchiluba et le lomongo pour le Congo et le kinyarwanda-kirundi pour le territoire sous tutelle. Le kiswahili était une langue en dégradation, vouée à la disparition. Il était dans une situation critique dans la mesure où même à la Commission de Linguistique des Colonies, après mûr examen, avait décidé de ne pas recommander son emploi (5)

Au Ruanda-Urundi, même s'il ne figurait pas dans les curriculum des écoles subsidiées et les décrets ou autres documents officiels, il restait néanmoins un thermomètre de

---

(1) G. Van BULCK, 1948, Les recherches linguistiques au COngo belge, Bruxelles, p. 689.

(2) G. Van BULCK, op. cit., p. 689.

(3) G. Van BULCK, idem, p. 659.

(4) G. Van BULCK, ibiden, p. 649.

(5) J. LAROCHETTE, 1952; "Le problème des langues dans l'enseignement aux indigènes du Congo belge", in Problèmes de l'Afrique centrale, 2, p. 73.

culture, véritable trait d'union entre l'administrateur belge et les autochtones en passant par leurs chefs. A l'époque où nous sommes, le taux de scolarisation n'était pas élevé malgré l'existence de quelques petits séminaires et le Groupe Scolaire d'Astrida (1). Plusieurs de ces chefs, sortis des différentes écoles du gouvernement (voir p. 11) étaient toujours en fonction et l'un des critères de leur appréciation par le colonisateur était leur connaissance du kiswahili. Ces deux témoignages, même s'ils sont antérieurs à 1945, restent assez parlants.

Il s'agit de Kanyemera un chef du Bugesera-Est (Ruanda) que l'administration qualifiait

> "de vieux mututsi, ignorant, ne sachant ni lire ni écrire et ne connaissant pas le swahili. Cet homme est très revêche à toute innovation, très attaché aux vieilles moeurs et coutumes..." (2)

ou bien

> "ne connaissant pas le swahili, il se croit a priori inférieur aux autres chefs, n'approche l'européen qu'avec crainte, semble un timoré". (2)

Parler kiswahili était une marque de culture et permettait à ses locuteurs d'entrer en contact avec les étrangers africains ou européens car comme le dit J. Gahama, très peu d'agents européens ont appris le kinyarwanda et le

---

(1) Etablissement secondaire tenu par les Frères de la Charité de Gand et qui formait des assistants médicaux, agronomes, auxiliaires de l'Administration coloniale du Ruanda-Urundi.

(2) Archives nationales citées par A. KABAGABO, 1989, Le Bugesera : essai de monographie historique : 1853-1933, mémoire de licence UNR Ruhengeri, p. 140.

kirundi, "au mieux, ils ont appris le swahili, langue relativement plus facile" (1).

Ces agents coloniaux, au lieu de parler les langues de leurs interlocuteurs, qu'ils ne maîtrisaient pas du tout et au risque de se rendre ridicules devant eux, préféraient utiliser le kiswahili, qui était plus neutre. De cette façon, ils évitaient le recours à l'interprète dont la bonne foi était mise en doute, surtout sous un régime de domination coloniale.

En général, l'attitude de l'administration belge envers le kiswahili était ambiguë. D'une part, elle avait réellement besoin de cette langue qu'elle utilisait et continuait à utiliser et d'autre part, elle voulait (du moins certains des administratifs) s'en débarrasser petit à petit pour la seule raison - pas convaincante - qu'elle était étrangère au territoire qui lui était confié. La solution n'était pas facile à trouver et entre-temps, le kiswahili continuait à servir tant bien que mal, les intérêts aussi bien officiel que religieux

2.2 Les missions

En Afrique belge plus qu'ailleurs, l'administration s'est appuyée sur l'église, surtout catholique, pour pouvoir mener à bien son entreprise à la colonie. A sa première mission d'évangélisation, l'église ajouta le défi de l'éducation et ce domaine restera un témoignage palpable de la collaboration étroite entre les deux institutions. A côté des missions catholiques, les missions protestantes jouaient aussi un rôle non négligeable. Les deux se livraient une vraie compétition d'autant plus que les premières - belges -

---

(1) J. GAHAMA, 1983, Le Burundi sous administration belge : 1919-1939, ACCT - Karthala, p. 133.

étaient subsidiées par le gouvernement et les secondes - étrangères - ne l'étaient pas. Ceci influencera d'ailleurs beaucoup dans leur position en matière linguistique.

Si, comme nous l'avons dit avant, le gouvernement colonial ne définissait pas clairement sa politique linguistisque, ceci ne semblait gêner en rien les missions qui, elles, en créaient en toute liberté. Et souvent, leur position semblait approuvée par l'administration coloniale.

De manière générale, la langue dans laquelle l'indigène était évangélisé servait aussi pour son enseignement. Et la meilleure langue pour l'évangélisation et la conversion restait la langue maternelle du catéchumène, celle qui permettait de toucher ses plus profonds émotions et sentiments, d'atteindre son âme. Et la procédure respectait en quelque sorte les objectifs et contenus de leur mission éducative qui, selon Cornevin, était ainsi définie :

> "L'enseignement du Noir doit être donné pour le Noir, atteindre la masse, s'adapter au milieu, être moins livresque qu'intensif, professionnel et surtout agricole à base religieuse, s'étendre aux deux sexes, comprendre l'enseignement et l'hygiène et une langue nationale". (1)

Dans la même ligne, ils suivaient le décret de la Sacrée Congrégation de la propagation de la Foi du 6 janvier 1920 qui stipulait

> "Que les missionnaires évitent de propager la connaissance de leur langue nationale parmi les indigènes ; ils auraient par ce moyen l'air de

---

(1) R. CORVENIN, 1966, Histoire du Congo Léopoldville - Kinshasa, Berger Levrault, p. 216.

chercher davantage l'intérêt et l'utilité de leur patrie que le salut des âmes". (1)

Seulement, dans les localités multiethniques, ils étaient obligés, pour être plus pratiques et par économie d'efforts et moyens de recourir aux langues véhiculaires dont le kiwahili dans la partie orientale. Contrairement à d'autres congrégations, les Pères Blancs devaient jouer un grand rôle dans la diffusion du kiswahili dans sa forme standard (à en juger par leurs manuels) (2). Pour la période 1945-1962, ils étaient déjà bien implantés surtout à Baudoinville et ses environs, et avaient élaboré des manuels d'enseignement qui servaient déjà.

Cependant, à part les Pères Blancs, les Salésiens, les Bénédictins et les Pères de Saint Esprit, les autres congrégations comme les Jésuites n'étaient pas beaucoup portées vers le kiswahili. L'origine d'une telle dissension nous étant actuellement inconnue, néanmoins, nous émettons trois hypothèses qui en seraient à la base :

- le kiswahili, langue de l'Islam
- le kiswahili, langue étrangère
- le kiswahili, langue en dégradation.

---

(1) D'après P. DELANAYE, 1955, "Position des missions catholiques en matière d'emploi des langues indigènes", in Aequatoria, 18, p. 91.

(2) La plupart des manuels que nous avons trouvés étaient faits par les Pères Blancs. L'on peut aussi supposer que les Spiritains recouraient à la forme standard en se référant à l'oeuvre d'un de leurs confrères : Ch. SACLEUX, 1939, Dictionnaire swahili français, Paris, Institut de l'Ethnologie. Il s'était basé sur le dialecte de Zanzibar tout en signalant les variantes.

Vu la poussée progressive de l'Islam en Afrique Noire, l'idée de l'arrêter, et surtout, à travers tout ce qui pourrait en être le véhicule n'était pas complètement absente de la mentalité de certains missionnaires à l'époque. Il est vrai que le catholicisme s'était bien implanté au Congo belge, mais ceci ne garantissait rien et pour eux, la lutte continuait. Donc, l'enseignement du kiswahili était considéré peut-être comme une préparation du terrain à l'Islam qui en profiterait pour pousser son infiltration.

Quant à la peur du kiswahili - langue étrangère - elle était liée à la politique du gouvernement pour lequel les missions semblaient être les garants du contrôle social. Le kiswahili, déjà adopté comme langue de grande communication par les Britanniques au Tanganyika Territory, gênait les autorités politiques et certaines autorités religieuses. A cet effet, Fabian signale que :

> "No concensus emerges from the responses regarding the question of choosing between African and European languages and among African languages those that should officially be adopted. But there was one clear area of agreement : a strong concern for keeping English (and African languages associated with British colonial interests especially in Katanga) under control" (1).

Les langues africaines visées étaient spécialement le fanagalo et le kitchen kaffir qui s'infiltraient au Katanga en venant du Copper belt zambien. Mais l'on ne peut d'emblée

---

(1) J. FABIAN, 1983, "Missions and colonisation of African languages : developments in the Belgian Congo", in Canadian Journal of African Studies, Ottawa, p. 167.

exlure le kiswahili de cette liste de langues africaines de colonie britannique.

La troisième raison qui pourrait avoir poussé certaines congrégations à ne pas adopter le kiswahili serait l'état de la langue même qui, à plusieurs endroits, était douteux. Le kiswahili s'était popularisé sous une forme qui ne l'honorait pas du tout, le kingwana. Ce dernier était extrêmement simplifié que d'aucuns la considéraient comme une langue incapable de jouer le rôle de langue culturelle. Ils n'osaient pas prédire qu'il était voué à la disparition ou à l'annexion par une autre langue plus forte, mais le fait est qu'il était une langue en régression, bien plus pauvre que son père, le kiswahili (1). Les détracteurs de ce dernier utilisaient le kingwana comme forme répandue au Congo belge pour donner des commentaires dépréciatifs à l'endroit de la langue swahili en général.

L'effort des Pères Blancs d'enseigner le kiswahili dans sa forme standard était louable. Cependant, il s'avérait vain dans la mesure où cette forme standard ne dépassait pas les portes des classes. Le problème de la compréhension de la Bible se posait aussi car elle était écrite dans la même forme finalement peu pratiquée par les indigènes. Ce kiswahili standard était fortement contrebalancé par le parler des conversations quotidiennes où le registre de la presse naissante qui, eux, s'adaptaient au milieu local.

Les missions étrangères, par contre, s'étaient rendu compte de ce désordre linguistique au sein du kiswahili et de l'impact qu'il pouvait avoir sur leur travail. Ils tentèrent de chercher des solutions à ce problème. La première fut la création d'une sorte de commission linguistique qui devait

---

(1) G. HULSTAERT, op. cit, p. 127.

harmoniser les différentes formes de kiswahili (1) employées dans les régions où ils faisaient leur apostolat.

Du 30 au 31 octobre 1946, eut lieu à Yakusu (Nord-Est du Congo) une conférence sur le kiswahili sous la direction de W.J. Wiseman de la British and Foreign Bible Society. Elle aboutit à l'approbation du "Congo swahili", forme qui était une standardisation du kingwana et qui devait servir dans la transcription d'une nouvelle Bible. Celle-ci serait commune à toutes les missions swahiliphones protestantes du Congo belge. Il était, ce Congo swahili, une forme intermédiaire entre le kiswahili standard de la côte et celui parlé au Congo avec une grande influence bantu et sous une politique coloniale linguistique différente (2). Finalement, une forme où les

> "Bantu forms were to be given preference over arabic, since the coastal Arabic influence is now slight, and the Bantu considerable. Numerical terms were to follow Congo usage rather than Arabic on the coast. In short, Congo swahili would be basic swahili as spoken as its best in the Congo, avoiding difficult forms (as terminal relatives and complicated passives) yet grammatical correct". (3)

---

(1) Il serait mieux de l'appeler kingwana car c'était la forme qui était vulgarisée dans les régions Nord-Est où l'influence du standard ne se faisait pas entendre. Il y avait l'Ituri kingwana, le lualaba kingwana, le Ruwenzori kingwana, etc.

(2) W.F. HUNTER, 1959, A manual of Congo swahili grammar, Association pour la littérature évangélique en swahili Congo, Introduction.

(3) W.A. DEANS, 1983, "Congo swahili, à lingua franca of central Africa", in Bible Translator, p. 150.

L'organe créé par les Protestants s'appelait "Association pour la littérature évangélique en swahili Congo". Elle publia une grammaire du Congo swahili (1).

Les missions protestantes, en se donnant comme mot d'ordre de traduire la langue telle qu'elle est parlée, étaient nettement plus réalistes. Elles espéraient contrôler l'avenir de cette forme qui devait facilement être employée par leurs ouailles, ne leur paraissant pas étrangère.

L'expérience protestante ne servit pas d'exemple aux catholiques qui, eux, s'accrochaient plus à la forme standard de l'Afrique orientale. Au contraire, elle devint un point de plus qui s'ajoutait à la liste des conflits traditionnels qui caractérisaient les deux frères ennemis. Des réactions comme celle-ci étaient enregistrées :

> "Le kingwana n'est qu'un vil baragouin, ne tenant nullement compte des règles essentielles d'accords de la vraie langue swahili... Nous devons nous dresser contre la tendance à répandre ce "sabir" dans notre colonie. (2)

Ceci se comprend dans la mesure où toute la littérature (Bibles, catéchèses et manuels scolaires) produite par les Pères Blancs utilisait la forme côtière. Seulement, un problème reste posé. Dans le contexte congolais, il fallait se demander si le kingwana était intrinséquement "mauvais", inapte comme langue ou bien s'il le devenait parce que les protestants avaient décidé d'en normaliser la grammaire.

---

(1) W.F. HUNTER, 1959, op. cit.

(2) W.F. VAN DEN EYNDE, non daté, Grammaire swahili, préface.

Peut-être que si l'initiative avait bénéficié de la bénédiction catholique, le fait aurait paru normal. Nous noterons qu'un problème similaire s'était posé au Ruanda-Urundi pour le commerce, qui aux yeux des missionnaires, était devenu un grand mal parce qu'il était tout simplement aux mains des Musulmans. Avec la question linguistique, le champ de la concurrence et de la compétition entre Catholiques et Protestants s'élargissait.

Au Ruanda-Urundi, le problème linguistique dans les missions catholiques semblait résolu. Le Kinyarwanda et le kirundi y étaient les seules langues employées respectivement dans l'évangélisation et l'enseignement, du moins au premier degré du primaire avant de laisser la place au français. Les seuls vestiges du kiswahili se retrouvaient sous forme d'emprunts dans le vocabulaire liturgique. Ces derniers avaient été adoptés au début de l'évangélisation quand il avait été "impérieux de bannir du vocabulaire catholique des termes pouvant ressusciter des réminescences du paganisme traditionnel" (1). Ceci était fait dans le but d'éviter toute association avec les éléments de vocabulaire qui étaient propres au culte traditionnel.

Si les Catholiques évitaient le kiswahili, les missions protestantes (Mission Libre Suédoise, Pentecôtistes, Adventistes du Septième Jour) l'utilisaient beaucoup. La Mission Libre Suédoise et les Adventistes faisaient de temps en temps leur culte en kiswahili et il était à la fois matière et véhicule d'enseignement dans leurs écoles. La mobilité des pasteurs dans la région des grands lacs serait aussi à l'origine de l'adoption du kiswahili comme leur langue de travail. La connaissance de cette langue s'avérait

---

(1) E. RWANGOMBWA, cité par F. MPIRANYA, 1985, La systématique de l'emprunt du kinyarwanda au kiswahili, monographie de 1er cycle, UNR, Ruhengeri, p. 24.

indispensable pour les pasteurs. Effectivement, ils pouvaient être envoyés dans la région swahiliphone congolaise ou en Afrique orientale où leur implantation était plus solide sous une puissance anglo-saxonne plus favorable.

Nous ignorons la forme de kiswahili employée par les Protestants mais celle des Adventistes était plutôt proche du kiswahili standard (1). Encore une fois, le problème des registres se pose car il serait hasardeux d'affirmer que ces Adventistes ou autres, quand ils étaient amenés à parler kiswahili, ne recouraient pas à la forme locale, populaire. D'où d'ailleurs la question de savoir s'ils s'en servaient dans leur prédication aux fidèles Banyarwanda de Barundi - ce qui serait aberrant - ou s'ils l'apprenaient dans l'espoir de s'en servir hors des frontières de leurs royaumes. Il convient aussi de signaler que c'était la seule langue étrangère qu'ils pouvaient parler ; les plus cultivés connaissaient quelques bribes d'anglais qu'ils avaient appris auprès de leurs confrères ou patrons britanniques. Le français leur était totalement étranger.

En résumant la situation du kiswahili dans les missions du Congo belge et du Ruanda Urundi, nous nous rendons compte d'une certaine anarchie au sein de ses différentes formes. Le résultat d'une telle "babélisation linguistique" ne pouvait être que l'affaiblissement de la langue même. Ceci devenait d'autant grave que ces missionnaires, nantis d'une certaine autorité et détenant l'éducation dans leurs mains, exerçaient une influence sur les locuteurs qui parfois adoptaient leur kiswahili. Ils le prenaient pour supérieur au leur (2). La situation perdurait

---

(1) E. NIDA, 1945, op. cit., p. 14.

(2) E. NIDA, 1945, op. cit., p. 14.

tant qu'un arbitre ne venait pas mettre un peu d'ordre dans cette partie serrée.

2.3 Les sociétés capitalistes

Le terme de "sociétés capitalistes" a été retenu pour désigner les entreprises, compagnies et établissements à caractère commercial qui étaient implantés à la colonie. Ceux-ci, tout en poursuivant leurs propres intérêts, restaient malgré tout partenaires de l'administration coloniale.

Les langues qu'elles utilisaient dépendaient du lieu où elles étaient implantées et des diverses origines de leur personnel. Mais la formule générale était l'emploi de la langue véhiculaire - kiswahili - d'une part dans les relations entre cadres, patrons européens ou asiatiques, et leurs subalternes indigènes et ces derniers entre eux s'ils n'avaient pas les mêmes langues d'autre part.

De toutes ces sociétés, l'attention sera centrée sur l'UMHK, surnommée *"Bwana Union Minière"* Monsieur ou Patron Union Minière. Elle est sans doute la plus grande compagnie utilisatrice de kiswahili. Avec des camps disséminés un peu partour au Katanga et au Ruanda, il était le plus grand employeur du Congo belge (1). Ayant des systèmes éducatifs et socio-culturels propres, elle était quasi indépendante de l'autorité coloniale et ressemblait en quelque sorte à un Etat dans un autre. Sa politique consistait à embaucher un mineur ou un autre manoeuvre, à former son enfant qui, à son tour, travaillerait pour l'Union et ainsi de suite. Bref, le contrat d'engagement liait l'individu et toute sa famille à la société. Ainsi, le kiswahili y était non seulement langue

---

(1) Les chiffres seront exposés ultérieurement.

véhiculaire, mais à la longue, il était devenu la langue d'une certaine culture, typique à l'Union.

Pour passer de la langue tribale à ce kiswahili, M. Leblanc (1) nous propose un schéma qui nous semble cohérent. Il est sérié en quatre étapes :

a) langue tribale
b) langue tribale + langue tribale/kiswahili + kiswahili
c) langue tribale/kiswahili + kiswahili
d) kiswahili

La première étape correspond à celle de la personne nouvellement arrivée, ne connaissant pas le kiswahili. Au deuxième stade, il commence à parler un peu kiswahili tout en pratiquant sa langue tribale. La troisième étape englobe la deuxième génération, née au camp et qui connaît quelques mots de sa langue maternelle, tandis qu'à la quatrième, correspondant à la troisième génération, les gens ne connaissent que le kiswahili seul.

Si nous considérons que les opérations à une échelle industrielle ont commencé vers 1920 (2) pour l'époque que nous examinons nous serions à la troisième génération. Et les deux dernières générations peuvent facilement avoir grandi dans une "culture spéciale" de l'Union et dont le véhicule par excellence était le kiswahili. Nous noterons que l'itinéraire proposé par M. Leblanc n'est pas spécifique aux seules populations des camps de l'UMHK. Il serait aussi applicable aux habitants d'autres agglomérations urbaines du Katanga.

---

(1) M. LEBLANC, 1945, "Evolution linguistique et relations humaines", in Zaire, IX, 8, p. 798.

(2) J; FABIAN, op. cit. p. 92.

L'impact de cette compagnie ne devait pas s'arrêter au seul Katanga. Elle avait besoin de travailleurs et les deux royaumes sous tutelle, surtout le Rwanda, se présenteront comme terres de recrutement favorables. En ces temps, les migrations volontaires restaient la meilleure solution pour fuir les travaux forcés, un système féodal écrasant et une économie chancelante. Tous ces allers et retours favorisaient la propagation du kiswahili dans les milieux d'origine de ces travailleurs.

Pour le Rwanda, l'UMHK avait installé à Gatumba (Nord-Ouest du territoire) un camp d'acclimatation et d'entraînement pour les recrues destinées au Katanga. Là, ils devaient y recevoir des "rudiments de civilisation" (1) dispensés par des mineurs congolais et leurs patrons belges. Il va sans dire que le kiswahili était leur langue de communication. Les Barundi, malgré les tentatives du gouvernement belge de canaliser leur migration vers le Congo, préféraient émigrer vers les grandes plantations de l'Afrique orientale. Ils ne furent pas nombreux à prendre le chemin de l'Ouest. (2)

Mais l'impact de l'UMHK sur le kiswahili était plutôt grand au Katanga. Dans ses écoles, cette langue occupait une place de choix et en 1947, lors de la réforme de l'enseignement dispensé à sa population noire, A.H. Duperoux en parlera ainsi :

> "... le kiswahili est un instrument assez souple pour le but éducatif que nous poursuivons. En quatre

---

(1) A. GHEERBRANT, 1955, Congo noir et blanc, Gallimard, 9è éd., p. 114.

(2) J. GAHAMA, 1986, "Burundi, panorama historique : des origines à l'indépendance", in Etudes scientifiques, Juin; p. 35.

années, l'enfant l'aura maîtrisé suffisamment pour que nous puissions lui apprendre à comprendre un texte". (1)

Pour son personnel, l'UMHK publiait le mensuel bilingue (Kiswahili-français) *"Mwana shaba"*, L'enfant (du) cuivre. Son objectif était de le mettre au courant des événements, grands et petits (visite d'une autorité, église inaugurée, décès...) qui étaient survenus dans les différents camps.

Comme nous l'avons dit avant, de ce brassage de cultures, une nouvelle était née et elle était basée sur le kiswahili. Et à partir de là, deux questions se posent. La première est de savoir le rôle joué par l'entreprise pour la modeler, à travers cette langue qui était justement son véhicule. La seconde porte sur l'adéquation de ce kiswahili à jouer un tel rôle. Et nous ne devons pas négliger la concurrence que lui livraient les autres langues représentées au Katanga. Autant de questions auxquelles nous ne trouvons pas de réponses immédiates et qui seraient résolues dans l'avenir.

Mais l'on constate que le kiswahili, en étant adopté et encouragé par cette compagnie comme langue africaine de travail, acquérait et se créait une image toute nouvelle. De la langue de religion (islam) et de lettrés "arabisés", elle entrait dans une nouvelle phase de parler prolétarien. (2)

---

(1) A.H. DUPEYROUX, 1948, Propos sur la réforme de l'enseignement", in Bulletin du CEPSI, 6, p. 39.

(2) Nous pensons à ce parler utilisé par les mineurs et dont le lexique, surtout technique, était très riche. Il est regrettable qu'il manquait une collaboration avec l'Afrique orientale qui l'aurait intégré dans le kiswahili standard.

CHAPITRE 3

LE KISWAHILI DE LA COLONISATION AUX INDEPENDANCES

3.1 La lutte pour les indépendances et la langue de la masse.

Dans la partie précédente, l'attention a été accordée aux trois piliers de la colonisation face au kiswahili. Il est évident que tous ces efforts, pour ou contre, visaient l'adoption éventuelle de cette langue comme moyen de communication avec et pour la masse. C'est pourquoi il est indispensable d'examiner l'attitude, les comportements de cette masse - une multitude de locuteurs - appelée à donner à la langue la vitalité nécessaire à sa survie.

Le choix de la lutte pour les indépendances comme cadre, bien que menée de manière différente dans les deux territoires s'explique par le fait qu'elle n'a pas été tout à fait propice à un épanouissement éventuel du kiswahili. D'un côté, dans le contexte d'un pays multilingue, le kiswahili aurait pu jouer un grand rôle comme facteur d'unité nationale (1). Ainsi dans la partie orientale du Congo belge, il serait un puissant facteur d'unité intertribale dont se serviraient les différents partis politiques pour atteindre le peuple. La situation n'était pas totalement celle-là. De l'autre côté, au Ruanda-Urundi, le kiswahili sera associé à la catégorie sociale des "Abaswahili", mal aimés, qui jouèrent un rôle de meneurs dans différents partis politiques à la veille des indépendances. Cette situation du kiswahili de part et d'autre de la colonie sera déterminante pour son avenir.

---

(1) Nous pensons au rôle joué par le kiswahili dans les colonies anglaises de l'Afrique orientale, spécialement au Tanganyika et un peu au Kenya, lors de la lutte pour les indépendances.

3.1.1. Kiswahili, langue nationale ou étrangère au Congo belge ?

Au Congo belge, le mouvement indépendantiste, initié aux environs de 1950, s'accentue vers les années 55 avec l'émergence sur la scène politique des leaders comme P. Lumumba, M. Tschombe, J. Kasavubu et d'autres.

Dans leurs discours politiques, tous ces leaders utilisaient le français. Ceci se comprend dans la mesure où les premiers destinataires étaient l'administration coloniale et l'opinion internatinale. Cependant, il fallait traduire le message pour les masses populaires qui devaient être sensibilisées et ralliées à l'une ou l'autre cause. Il n'y avait que trois solutions : le recours aux langues tribales, l'utilisation des langues véhiculaires ou l'emploi du français avec un interprète à l'appui.

La dernière solution aurait été ridicule dans un contexte de mobilisation où les propagandistes devaient s'approprier le plus possible de leurs futurs partisans. Le meilleur moyen était de leur parler directement, sans passer par un intermédiaire. Et c'est ici que la première solution était très avantageuse. Elle permettait d'atteindre le peuple et de lui parler dans sa propre langue. Seulement, elle présentait aussi des inconvénients. Elle n'était pas du tout adéquate, vu que le contexte était celui de l'unification et du rassemblement. Il ne fallait surtout pas diviser pour régner. Par conséquent, le recours à une langue véhiculaire, n'appartenant à aucune tribu de préférence, était plus souhaitable.

Pour la région orientale, le kiswahili, déjà répandu et accessible à une grande partie de la population, pouvait éliminer ces petites divisions et faciliter la diffusion du message à l'occasion des propagandes et autres meetings.

Cette région swahiliphone connaîtra trois principaux mouvements politiques : le Mouvement National Congolais (MNC), la Confédération des Associations Tribales du Katanga (CONAKAT) et le Centre de Regroupement Africain (CEREA), respectivement implantés à Stanleyville, Elisabethville et Bukavu.

Le MNC, créé en 1958 et présidé par P. Lumumba, se voulait un mouvement sans distinction d'ethnie, de religion, situation sociale et sexe et était contre la balkanisation, déjà poussée, du territoire congolais. La CONAKAT, fondée par G. Munongo, petit-fils du chef muyeke Msiri devait voir sa présidence confiée à M. Tschombe. Comme la désignation de son sigle l'indique, elle visait le rassemblement des différentes associations tribales du Katanga en une seule. La CEREA, fondée conjointement par A. Kashamura et J.C. Weregemere se proposait de résaliser l'unité démocratique du peuple de la région de Kivu. Il ne durera pas longtemps et se transformera en antenne locale du MNC.

En analysant les objectifs que s'étaient assignés ces différents partis, l'on peut s'imaginer la politique préconisée en matière linguistique. Le premier organisait ses propagandes surtout en français. La raison serait peut-être que ce mouvement, vu son caractère national, avait l'ambition de recruter des partisans sur toute l'étendu du Congo belge (1). Ainsi, prendre parti pour une des langues congolaises aurait joué en sa défaveur, la langue étant un facteur d'identification et d'alignement d'un groupe par rapport à un autre. Quant aux langues utilisées par le CEREA, nous ne pouvons pas les déterminer avec certitude. Mais nous pensons qu'elles devaient être le français et le kiswahili car il était

---

(1) Les Lumumbistes, néanmoins, avaient un journal ave un nom en kiswahili : *Uhuru*, "Indépendance, liberté", qui était publié à Stanleyville.

implanté à Bukavu, véritable plaque tournante entre le Congo d'une part et le Ruanda Urundi d'autre part. Mais du point de vue sociolinguistique et pour ce qui concerne notre sujet, la CONAKAT est sûrement la plus intéressante.

En effet, elle rassemblait une pléthore de petits partis qui n'auraient abouti à quoi que ce soit s'ils avaient fait cavaliers seuls. Parmi les associations et groupements, tous à caractère tribal, nous citerons entre autres :

- le Groupement des Associations Mutuelles de l'Empire Lunda (GASSOMEL)
- l'Association des Baluba du Katanga (BALUBAKAT)
- l'Association des Ressortissants Bahemba (ALLIBAKAT)
- l'Association des Bahemba ou Bena Marungu
- l'Association des Minungu
- l'Association des Bassonge
- la Fédération des Tribus du Haut-Katanga...

La liste est longue et nous ne signalerons pas les petits partis "qui naissaient autour des casiers de bière" (1). Pour éviter d'utiliser la langue de telle ou telle tribu, au risque de s'aliéner une autre, la CONAKAT optera pour le Kiswahili dans ses propagandes populaires (2). Elle ne négligera pas pour autant le français et le néerlandais car elle était également ouverte aux Européens vivant au Katanga. Le fait que cette confédération ait adopté le kiswahili comme langue de travail se comprend parce qu'elle était basée en plein dans la zone swahiliphone. Mais il y a lieu de se

---

(1) M. Ky MUTAMBA, 1977, Le Congo belge 1940-1960, Thèse de doctorat en Histoire, Université Nationale du Zaïre - Lubumbashi, p. 688.

(2) E.C. POLOME, 1971, "Multilingualism in an African center : The Lumubashi case", in W.H. WHITELEY, (ed), Language use and social change, Oxford University Press, London, p. 369.

demander si pareil comportement n'a pas été dicté par la recherche d'une identité commune qui serait véhiculée par le kiswahili. A cette époque, le tribalisme, doublé du régionalisme, étaient à leur apogée et la CONAKAT, en voulant éviter le premier, tombait dans le second. Quand on remonte à la génèse de ce mouvement et aux raisons qui ont conduit à sa création, ses fondateurs "invoquent généralement le fait qu'ils ont voulu réagir contre une emprise croissante sur la vie dans les centres urbains et miniers des éléments originaires du Kasai, émigrés au Katanga" (1). Et là resurgit le conflit séculaire entre Baluba et non Baluba, Katangais d'origine étrangère et Katangais "authentiques, autochtones" (2). Linguistiquement, ces deux groupes s'identifiaient sur les deux grandes langues véhiculaires : le kiluba et ses dialectes d'une part, et le kiswahili d'autre part. Et comme le dit C.M. Eastman

> "In contrast, in the simpler, less complex primordial world, language is not usually something separately recognized. People know that others speak different languages, and the language differences keep 'us' separate from them. The separation is desirable. But when 'we' and 'they' are thrown together (that is when cultural contact takes place) in a complex society, our languages become a way to unite 'us' against 'them'" (3).

C'est ce cas qui s'est produit au Katanga où les Baluba, qu'ils soient originaires du Kasai (province voisine du Katanga) ou du Katanga, s'identifiaient comme Baluba

---

(1) J. GERARD-LIBOIS, 1963, Sécession au Katanga, CRISP-INEP, Bruxelles-Léopoldville, p. 14.

(2) J. GERARD-LIBOIS, idem, p. 14.

(3) C.M. EASTMAN, 1983, Language planning : an introduction, Chandler & Sharp Publishers, Inc. San Francisco, p. 45.

d'abord et ne craignaient pas de le proclamer : "Mais si Congolais est notre étiquette politique, Muluba, c'est la voie par laquelle nous accédons au titre de congolais" (1). Les Katangais authentiques, issus des différentes tribus dont le nombre n'était pas aussi important que celui des Baluba devaient se regrouper et la seule langue qui pouvait cimenter leur unité contre les Baluba était le kiswahili. Au fur et à mesure que le temps passait et que le cours des événements changeait, il devint impératif que certains Baluba se rallient à la CONAKAT pour former une plus grande association, capable de faire face à d'autres grands mouvements comme le MNC et l'ABAKO, de Stanleyville et Léopoldville.

L'ABAKO (2) fondée en 1950 par E. Nzeza-Nlandu devait être présidée par J. Kasavubu dès 1954 jusqu'à la fin de cette décennie. Avant de se lancer dans la politique, elle était une association principalement culturelle des seuls Bakongo. Elle se proposait de "défendre le kikongo contre l'emprise du lingala, langue des gens du haut et imposée dans l'enseignement primaire de la capitale" (3). Evidemment, elle ne manquait pas de se référer, avec nostalgie, au célèbre royaume du Kongo au XVe siècle. La langue kikongo était le seul lien à ce passé glorieux. Comme elle envisageait d'examiner les problèmes culturels en général et linguistiques en particulier,,elle reçut l'appui des Jésuites flamands qui calquaient cette situation sur celle qu'ils vivaient en métropole. Un tel mouvement, tribal et exclusif,

---

(1) E. KIMBA, cité par B. MAKONGA, "Les langues communes supplantées : que restera-t-il de traditionnel aux Congolais", in Etoile Nyota du 7 août 1958.

(2) Association des Bakongo pour l'Unification conservation, le perfectionnement et l'expansion de la kikongo.

(3) M. Ky MUTAMBA, op; cit., p. 366.

opérant sur une grande étendue, devait inciter d'autres associations, comme la CONAKAT, à consolider leur puissance.

Vers 1959, les trois formations politiques sont linguistiquement divisées. D'un côté, elles recourent au français pour le destinataire européen et non congolais en général et de l'autre aux trois principales langues véhiculaires pour la population indigène. L'ABAKO utilise le kikongo, le MNC le lingala et le kiswahili (1) et la CONAKAT le kiswahili.

Si nous restons dans la zone swahiliphone, notre question est de savoir les chances de succès que pouvait avoir une langue comme le kiswahili. Pour répondre à une telle question, il faut d'abord se poser le pourquoi de son adoption. Celle-ci était-elle l'effet d'un pur hasard ou émanait-elle de la volonté, d'une décision de hauts responsables de la Confédération (2). Par "effet d'un pur hasard", nous entendons qu'ils l'ont tout simplement employé parce qu'il était la langue véhiculaire de la région, comme ils y recouraient dans les transactions quotidiennes qui mettaient face à face deux interlocuteurs de langues vernaculaires différentes.

Par contre, si cette décision est le fruit d'une certaine concertation entre les différents partis concernés, ceci suppose que cette langue devait être considérée comme un véritable outil de propagande et un instrument d'unité. Elle devait être l'objet d'une certaine politique linguistique. Son élaboration, sa standardisation s'imposaient pour qu'elle puisse répondre à ce que l'on attendait vraiment d'elle.

---

(1) Stanleyville, siège du MNC, est à cheval entre les deux zones lingolophones et swahiliphones.

(2) Nous restons dans le contexte de la CONAKAT, car c'est elle qui utilisa plus le kiswahili.

Mais vu l'évolution du kiswahili dans cette période, nous doutons fort que la deuxième hypothèse ait été à l'origine de son choix comme langue de travail de la CONAKAT. Sa position de langue véhiculaire dominante aura déterminé son utilisation. Certes, le fait qu'il n'était associé à aucun groupe ethnique local lui offrait un atout considérable comme langue d'unification. Peut-être que si la CONAKAT avait été un mouvement politique stable, aux objectifs clairs et solides, elle aurait imposé le kiswahili et contribué à son institution et à son succès dans la région. Et tout ceci devait se faire avec le concours de la masse, du peuple. Les différents locuteurs devaient l'accepter comme langue d'unification et lui reconnaître ce statut. Or ce stade ne pouvait pas être atteint du jour au lendemain avec les susceptibilités locales qu'il éveillait. Sa constante évolution constituait un problème dans la mesure où il menaçait les petites langues qui seraient condamnées à rester dans son ombre. Elles risquaient plus tard de disparaître en même temps que la culture qu'elles véhiculaient.

Quelques personnes commencèrent à réagir dans les journaux et autres périodiques, les uns se plaignant de la disparition prochaine de leurs langues (1), les autres s'attaquant au kiswahili, le traitant de langue sans avenir pour décourager ceux qui voulaient l'apprendre ou le promouvoir. D'après l'un d'eux, son déclin était évident

> "parce qu'il ne présente aucun intérêt réel pour nous
> - parce que son amélioration est pratiquement impossible
> - parce qu'il est une langue étrangère, venue d'un pays qui n'a pas ici de représentants

---

(1) M. KYATANGALA, 1957, "Le kirega, une langue qui meurt", in La voix du Congolais, n° 138, septembre, p. 690.

- parce que le français lui a ravi l'enthousiasme de l'élite
- parce qu'il lui manque les maximes et les proverbes de sagesse, dans sa forme actuelle.
- parce que son emploi dans les écoles comme langue maternelle est une pure perte de temps". (1)

Vers les années 57-60 s'ouvrira dans la presse katangaise un débat sur la langue nationale congolaise. Ce débat, comme celui de 1944 (voir p. 19), ne connaîtra pas de dénouement. Deux camps totalement opposés alimenteront d'articles les colonnes de différents périodiques du Katanga et même des autres régions de l'Afrique belge (2). D'un côté, les partisans de la nationalisation du kiswahili, A. Verbeken (3) en tête, exposeront l'importance et le bien fondé de leur proposition. Aux arguments classiques soutenant l'adoption du kiswahili (4) parce qu'il était une langue riche, déjà codifiée et assez répandue au Congo, ils mettaient un accent particulier sur l'unité des différentes tribus qui aspiraient à former une nation indépendante et unie. Cependant, le camp adverse, avec B. Makonga (5) comme ténor, rejetait tous ces arguments sous prétexte que le kiswahili supplanterait toutes les autres langues et effacerait leurs cultures. Leur position était de maintenir les seules langues authentiquement congolaises, avec une

---

(1) B. MAKONGA, 1953, "Sur l'avenir du kingwana", in Aequatoria, 16, p. 64.

(2) Etoile Nyota, Courrier d'Afrique, Temps nouveaux d'Afrique...

(3) Commis de district honoraire, fondateur de l'Etoile Nyota, auteur de plusieurs ouvrages et articles sur le kiswahili.

(4) Voir page 19.

(5) Rédacteur en chef de l'Etoile Nyota.

Le *jamaa*, famille en kiswahili, avait été fondé par le Père franciscain P. Tempels (1) et regroupait dans ses débuts quelques mineurs de la région de Kolwezi. Il fut diffusé dans les autres camps de l'Union Minière et profita des troubles et migrations lors de l'indépendance pour être répandu un peu partout dans les grandes villes du Congo. Tout son message se résumait "in the idea of the human dignity of adult and free christian, symbolized in the concept of umuntu (being man") (2). Dans ses débuts et avant l'éparpillement de ses membres, les "messages" étaient formulés en kiswahili. Tous les mafundisho "enseignements" étaient rassemblés dans le kitabu "livre". Mais laissons de côté le caractère religieux et messianique du *"Jamaa"*, retenons-en le côté linguistique et sociolinguistique. P. Tempels et ses ouailles élaboreront une nouvelle forme de kiswahili typique au *Jamaa* et apte à véhiculer sa doctrine (3) ; un code que seuls les initiés pouvaient comprendre. Une forme de plus s'ajoutait au kimaniema, kingwana, kiswahili des Pères blancs... déjà existantes.

Quant au "kitawala" (ki-tower) il est une déformation bantoue de la "watch-tower", secte fondée aux Etats-Unis vers 1874 par le prophète Ch. Russel. Il était entré en Afrique par trois contrées, le Liberia, le Nigeria et l'Afrique du Sud. Partie de celle-ci, elle traversa la Copper-belt et fut propagée au Congo belge en 1923 par un menuisier nommé Mwana Lesa. Basée sur la libre interprétation de la Bible, elle annonçait la fin de monde et le retour de Jéhovah sur terre.

---

(1) Auteur de Philosophie bantoue, ELisabethville, 1945.

(2) J. FABIAN, Jamaa : a charismatic movement in Katanga, Northwestern University Press, p. 10.
Voir aussi J. FABIAN, 1973, "Kazi : conceptualizations of Labor in a charismatic movement among swahili speakers", in Cahier d'Etudes Africaines, 50, pp. 293-325.

(3) J. FABIAN, 1971, op. cit, pp. 130-165. Une analyse de particularités lexicales et grammaticales du langage jamaa.

langue européenne au-dessus de celles-ci (1). D'autres détracteurs évoqueront le triste cachet du kiswahili comme langue d'esclavagisme et de l'exploitation du Congolais par l'étranger en général. La question devenait plus actuelle que jamais mais n'était pas près de trouver de solution.

Si nous revenons aux mots de Makonga, le grand reproche adressé au kiswahili était finalement de ne pas être une langue authentiquement congolaise. La question fondamentale était de déterminer son statut. Etait-elle considérée comme langue nationale ou étrangère ? Aussi longtemps que cette question n'obtenait de réponse, cette langue ne pouvait percer et bénéficier d'une sympathie solide auprès du peuple congolais. Elle restait une simple langue véhiculaire. Evidemment il y a lieu de se demander si le kiswahili aurait été adopté comme langue nationale si une tribu "swahili" existait au Congo ? Tout aurait dépendu de la volonté des autorités politiques et de la conception qu'ils avaient de cette langue.

3.1.1.1. Mouvements messianiques et kiswahili.

Contrairement à la partie occidentale du Congo qui verra naître plusieurs mouvements messianiques (kimbanguisme, matsouanisme, Armée du Salut...), dans la région swahiliphone, se développeront deux seulement, le *Jamaa* et le kitawala. Le premier, de tendance passive, était plutôt charismatique, rattaché à l'église catholique. Le second, par contre, de tendance active et nationaliste, n'était associé à aucune église locale et se livrera à des activités qui dérangeaient aussi bien le pouvoir colonial que religieux. Tous les deux utilisaient le kiswahili.

---

(1) M.B. MAKONGA, 1958, op. cit., p. 2.

Ce Jéhovah détruirait les aurotiés établies, agents de Satan et instaurerait un nouveau gouvernement théocratique. Le message fut manipulé à des fins politiques et pour les adeptes du "kitawala", l'âge d'or coïncidait avec le départ du colonisateur belge. Xénophobe, allant jusqu'à la torture et au meurtre, proscrit par l'administration coloniale, il profitera de la deuxième guerre mondiale pour se répandre dans toute la partie orientale, allant d'Elisabethville à Stanleyville (1).

Vers les années 50, l'opinion publique l'associera aux swahiliphones et voudra que ce soient eux qui l'aient fait dévier de la "watch-tower" originale au "kitawala". Pour eux, il signifiait "règne, avènement'. Or si en kiswahili, il existe le radical - tawal - "régner, gouvernenr, commander", sa ressemblance avec kitawala ne relève que de la pure coïncidence (2).

Seulement ce mouvement continuait à gagner du terrain et à se propager dans la région orientale avec le kiswahili comme langue véhiculaire. Ceci n'était pas du tout arrangeant pour cette langue de subversion. Ce kitawala ayant recouru à la propagande écrite en kiswahili, nous envigeons d'analyser sa forme et son contenu ultérieurement.

3.1.2 - Ruanda-Urundi : Indissociation kiswahili-baswahili

Pendant la période 1945-1962, une nouvelle catégorie sociale dite des "Abaswahili" se consolide et se structure au Ruanda-Urundi. Elle est composée d'individus de nationalité

---

(1), R. CORNEVIN, 1966, op. cit., p. 222.

(2) Cf. VERBEKEN, A propos du kitawala, non daté dans le dossier VERBEKEN du Musée Royal d'Afrique centrale), Section Histoire.

et d'origine ethnique diverses. Ils sont Congolais, Baganda, Banyarwanda, Barundi, du Tanganyika ou d'origine asiatique, spécialement arabe et indienne. Trois points essentiels tissent leur unité : leur occupation, leur religion et la langue. Ils sont versés dans le commerce, tant légal qu'illicite, l'artisanat et les petits métiers. Ils pratiquent l'Islam comme religion et parlent le kiswahili comme langue première. C'est d'ailleurs de cette langue qu'est venu le terme *abaswahili* "ceux qui parlent kiswahili ou les swahili" Cette langue est non seulement un moyen de communication, mais aussi un moyen d'identification par rapport aux autres personnes qui ne la parlent pas. Quant à l'islam, au-delà du religieux et du spirituel, il leur offre un cadre de vie culturelle et une stratification sociale qui les coupent complètement des autres membres de la société. Bref, ils vivent comme des étrangers et constituent une quatrième composante qui se superpose aux Bahutu, Batwa et Batutsi. Comme le dit Kagabo, ces

> "musulmans se sentaient 'frères' simplement par le fait de partager une même religion, une même langue (le swahili) - la notion de fraternité étant applicable à n'importe quel musulman du monde qui s'introduisait chez eux". (1)

Ce groupe social s'intégrera difficilement dans la société locale. L'administration coloniale et les autorités ecclésiastiques feront tout pour le maintenir en marge des autres populations. La première aménagera spécialement pour eux des quartiers swahili ou les rassemblera dans des "amabere shi", camps belges ou les Centre Extra Coutumiers. Ceux-ci étaient réservés aux étrangers et autres populations

---

(1) J.H. KAGABO, 1988, L'Islam et les "swahili" au Rwanda, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris.

expatriées d'origine africaine qui ne relevaient pas de l'autorité coutumière. Quant aux missionnaires, voulant juguler toute voie par laquelle l'Islam pouvait se propager, ils leur refuseront l'accès à leurs écoles. Rares sont les musulmans qui ont eu la chance d'être scolarisés dans les établissements de missionnaires et de bénéficier d'une formation dépassant celle de l'école primaire.

Entretemps, ce qui au départ était considéré comme une campagne contre l'Islam s'était transformé purement et simplement en une campagne contre ses représentants, les *Abaswahili* et tout ce qui était caractéristique à leur culture et à leur mode de vie. Ce mode de vie intriguait les autres membres de la société qui ne comprenaient rien à la vie de débrouillards finalement "mystérieuse", que menaient ces *Abaswahili*.

Une mauvaise image du musulman *umuswahili* et non *umuyisilamu* se forgea et se répandit dans la population. Le terme même *umuswahili* devint synonyme de voyou, malhonnête et d'homme perfide. L'une des conséquences de telles attitudes envers cette catégorie sociale fut son isolement et sa non intégration parmi d'autres Banyarwanda ou Barundi. Les deux groupes se nourrissaient un mérpris réciproque. Les Baswahili se considéraient comme supérieurs et traitaient les autres de washenzi *rustres*, non civilisés.

Le kiswahili ne pouvait pas échapper à une telle réalité car il était, à côté de l'habillement (chéchia et longue robe blanche pour l'homme et pagnes pour les femmes), la principale caractéristique du Muswahili. Comme ses locuteurs étaient devenus des voyous aux yeux de leurs compatriotes, leur parler devint aussi une langue de voyous

et de malhonnêtes, voire de voleurs (1). Il suffisait de parler kiswahili pour s'attirer la méfiance et le dédain de son entourage. Les Abaswahili, de leur côté, faisaient tout pour accentuer le fossé qui les séparait des autres couches de la population et ils trouvaient dans le kiswahili un instrument linguistique d'automarginalisation.

En effet, la communauté musulmane était divisée en deux groupes : les *wazawa* nés de parents musulmans et ayant grandi dans les quartiers swahili et les *wakulia*, ceux nouvellement convertis à l'Islam. Les premiers ne connaissaient pas le kinyarwanda et ne faisaient aucun effort pour l'apprendre. L'école publique était la seule occasion pour permettre son apprentissage et comme nous l'avons dit ci-dessus, peu de Baswahili la fréquenteront. Le recours au seul kiswahili était suffisant pour leur vie quotidienne et pour la bonne marche de leurs affaires. Quant aux seconds, ils perdaient "en revêtant le *kanzu* (robe blanche) leur nom et leur origine : "ils sont musulmans et c'est tout dire" (2). Ils faisaient beucoup d'efforts pour mériter leur intégration dans la nouvelle communauté et le degré d'intégration se reconnaissait à leur maîtrise du kiswahili. C'est ainsi qu'ils le pratiquaient intensivement. Il fut un temps où l'islamité exemplaire se confondait avec la locution d'un bon kiswahili, dépouillé des interférences de la langue maternelle. Et celui qui prononçait correctement les sons swahili d'origine arabes était considéré par les autres comme le musulman par excellence.

---

(1) Dans le langage populaire, "kuvuga ou kubwira umuntu igiswahili" dire ou raconter à quelqu'un le kiswahili, est une locution consacrée qui signifie se tirer d'affaire en utilisant un langage généralement flou et des prétextes peu convaicants.

(2) Mgr GORJU, cité par A. HADDAD, 1983, "L'arabe et le swahili dans la République du Zaïre : études islamiques, historiques et linguistiques, SEDES, Paris, p. 108.

Le kiswahili était là, sonnant mal aux oreilles de ceux que les Baswahili agaçaient. La situation serait restée celle-là si, à la naissance du mouvement indépendentiste, les Baswahili ne s'étaient pas montrés très révolutionnaires.

En effet, ce mouvement verra le jour au Ruanda-Urundi vers les années 56-57. Le climat politique n'était pas identique dans les deux pays, le Ruanda vivait un multipartisme tandis que son voisin du Sud avait opté pour un parti unique qui devait le conduire à l'indépendance. Des deux côtés, les Baswahili adhèreront aux "mouvements nationalistes dont le ton anticolonial était le plus marqué" (1). Au Ruanda, il y avait cinq principaux partis politiques. Mais finalement deux, le Parmehutu (Parti pour l'Emancipation Hutu) et l'UNAR (Union Nationale Rwandaise) devaient se démarquer et dominer la scène politique. Les campagnes du deuxième mouvement se limitaient principalement aux milieux urbains. Leurs discours enflammaient les Baswahili parce qu'ils attaquaient l'autorité coloniale belge et l'église catholique. Ces deux dernières ne favorisaient pas leur prospérité. La première en matière de commerce, avait institué des mesures draconniennes qui ne les arrangeaient pas du tout. Quant à la seconde, elle leur refusait l'accès à l'éducation dont elle détenait le monopole. En plus, elles avait mené une campagne réussie contre leur commerce du dimanche et parrainait un mouvement coopératif qui menaçait leur position de "capitalistes". Bref, leur avenir dans un Rwanda géré conjointement avec l'Eglise catholique n'était pas des plus brillants (2). C'est ainsi que plusieurs d'entre eux adhérèrent à l'UNAR et jouèrent un rôle de meneurs. Lors des meetings, ils prenaient le devant pour transporter et sensibiliser le peuple et leurs orchestres étaient là,

---

(1) J. H. KAGABO, 1988, op. cit., p. 236.

(2) I. LINDEN, 1977, op. cit., p. 268.

exécutant des *qasîdas* (poèmes chantés) et d'autres morceaux d'inspiration arabe qui étaient en langue swahili (1). L'UNAR perdit aux élections et les Baswahili payèrent cher leur adhésion à ce mouvement. La chasse aux Baswahili était ouverte (2). Et leur kiswahili n'était pas épargné. De la langue de voleurs, de prostituées et d'autres marginaux, elle devint, et ceci était grave, la langue de l'adversaire déchu. La pratique du kiswahili était officieusement interdite et l'anecdote dira que le locuteur de kiswahili était passible d'une peine d'emprisonnement. Vrai ou faux ? Tout est possible car les esprits étaient chauds en ce moment.

Au Burundi, vu le nombre important d'étrangers swahiliphones et non musulmans (surtout Congolais), le mythe du kiswahili, langue des Baswahili n'était pas aussi prononcé qu'au Rwanda. La tendance était plutôt que la plupart des gens, surtout à Usumbura - la capitale - parlaient kiswahili. Il était plus un parler urbain qui servait à différencier les ressortissants de l'intérieur (3) de ceux résidant en ville. Cependant, comme au Rwanda, les Baswahili prendront part au mouvement révolutionnaire et soutiendront ouvertement l'UPRONA jusqu'à l'accession du Burundi à l'indépendance. Ils

---

(1) KAGABO, op. cit., p. 242.

(2) Des chansons teintées de "swahilismes" comme celle-ci seront composées :

> "Na mwe baswahili mutuye ku mabereshi, muzi amahane muhora mutugwira, minutayareka mudapata lisanse"
>
> "Et vous swahili qui habitez les camps belges, vous savez bien que vous nous cherchez querelle, si vous ne cessez pas, vous serez licenciés, c'est-à-dire refoulés du pays".

Voir J.H. KAGABO, op. cit., p. 242.

On remarque une utilisation du verbe "kupata license" à la place du kinyarwanda courant de guhabwa ou kubona.

(3) En province.

voulaient surtout réagir contre les lourdes taxes (1) qui les frappaient et contre la loi qui interdisait leur séjour en campagne. Ces comportements n'étaient pas bien interprétés par l'autorité coloniale et constituaient un point négatif en plus pour les catholiques qui ne les voyaient pas d'un bon oeil. Les Baswahili ne cessaient de déranger l'autorité établie.

Donc, mis à part sa situation légérement différente à Usumbura, le sort du kiswahili sera toujours intrinséquement lié à celui des Baswahili. Tant qu'ils étaient marginalisés, le kiswahili l'était aussi.

3.2. Kiswahili, véhicule de l'Islam et du communisme en Afrique belge.

Après la deuxième guerre, les milieux coloniaux redoutaient deux "fléaux" : l'Islam et le communisme. L'Islam, jusqu'à cette époque, ne constituait de danger que pour les seuls missionnaires catholiques. Mais une fois qu'il était rapproché du communisme, il devenait menaçant pour tout le système colonial. Pour comprendre tout le mouvement Islam/communisme et kiswahili, il faut remonter à sa génèse.

En effet, le déclenchement de la vague des indépendances coïncide avec la victoire du communisme asiatique, un communisme sans

> "racines doctrinales. Il ne s'est développé qu'en devenant une force d'émancipation anticolonialiste, le capitalisme se confondant avec le colonialisme et l'aliénation de l'homme résultant davantage de l'emprise

---

(1) Jusqu'au *kodi ya malaya* taxe des prostituées que devaient payer les femmes seules. Cf. Cl. GAKUMBA, 1987, L'Islam au Burundi de 1896 à 1986, mémoire de 2ème cycle, Université du Burundi, p. 39.

étrangère que d'un capitalisme indigène qui, là où il existe, est solidaire du dominateur colonial". (1)

Ces idées se propageront avec la conférence de Bandung (1955) et celles d'Accra en 1958. Avec la première, les peuples africains obtinrent l'assurance que leurs aspirations nationalistes seraient soutenues par un mouvement mondial gigantesque (2). Les pays arabes joueront un grand rôle dans ce mouvement. Ceci inquiétait l'opinion coloniale belge, d'autant plus que les commerçants arabes, auxquels s'étaient ajoutés des colons pakistanais et indiens étaient partout en Afrique orientale. Elle pensait que ce mouvement suivrait les vieux canaux de pénétration de l'islam et de la colonisation arabe pour atteindre l'Afrique belge. Ces canaux n'utilisaient jamais l'arabe mais naturellement le kiswahili.

La situation empira lorsqu'en août 1955, le roi Séoud d'Arabie Séoudite, A.G. Nasser d'Egypte et le premier ministre pakistanais se rencontrèrent à la Mecque et mirent au point un programme de diffusion de l'Islam en Afrique noire. Entretemps, la Voix du Caire et la *Santi ya Afrika huru*, la Voix de l'Afrique libre de Radio Delhi, intensifiaient des émissions en kiswahili destinées à l'Afrique orientale et centrale. Peu après, un Comité central musulman, chargé de coordonner toutes les activités de propagande, fut créé avec pour siège Dar es Salaam tandis que la radio de l'île voisine de Zanzibar servait de station relais à la Voix du Caire. Toutes ces propagandes n'étaient pas que religieuses. C'est certain qu'elles comportaient aussi quelques ingrédients d'idéologie politique. Les

---

(1) M. TACEL et R. CHABOCHE, 1978, L'histoire au Baccalauréat, Fernand Nathan, Paris, p. 63.

(2) A.A.J. Van BILSEN, 1977, Vers l'indépendance du Congo et du Rwanda Urundi, Presses Universitaires du Zaïre, Kinshasa, p. 258.

musulmans auxquels était principalement destiné le message n'y étaient pas indifférents. Et contrairement à leur correligionnaires d'Afrique orientale que le débat politique semblait intéresser le moins, les musulmans d'Afrique centrale se montreront très attirés par lui et y joueront un grand rôle.

A cette époque, Stanleyville en tant que la plus musulmane des villes d'Afrique belge et - de surcroît - berceau du MNC, devint une plaque tournante de propagande. Les visites incessantes des dignitaires musulmans de la côte, les jeunes qui avaient étudié le Coran en Afrique orientale, la soudaine solidarité entre communautés islamiques étrangères et la fraction musulmane noire ne cessait d'inquiéter l'autorité coloniale.

D'ailleurs, certains comportements des arabisés ne reflétaient pas leur innocence dans la situation tendue qui prévalait. D'après F.M. Thier (1)

> "ce sont les tenants de cette langue kingwana et plus particulièrement les arabisés originaires du Maniema ou descendants de ceux qui accompagnèrent les Arabes zanzibaristes, qui n'ayant pu se départir de leur propre "négritude" pour s'imprégner davantage et plus profondément des disciplines coraniques, s'enthousiasmèrent devant l'évolution accélérée de l'idéologie nationaliste et créèrent, au sein de la communauté musulmane un mouvement d'opinion qui atteint rapidement un degré de xénophobie et d'oppositon révolutionnaire à l'égard de l'autorité politique coutumière et de l'administration à tous les échelons".

---

(1) F.M. De THIER, Singhitini, la Stanleyville musulmane, Publications des Problèmes du Monde musulman contemporain, Bruxelles, p. 102.

Pareille situation ne faisait que renforcer et confirmer les soupçons de l'administration coloniale qui s'était rendu compte de ce que

> "l'aire de dispersion du swahili couvre parfaitement l'aire de dispersion des communautés musulmanes. Ce qui signifie que cette langue favorise la diffusion de la propagande par des adeptes, leur sert de véhicule et fournit un outil précieux aux responsables religieux et politiciens étrangers". (1)

Pour endiguer le fléau, plusieurs mesures furent prises et en matière d'éducation, on devait pousser l'enseignement du français en remplacement du kiswahili afin d'apporter à l'indigène une langue qui soit un véhicule de la civilisation belge. (2)

Finalement, dans le vocabulaire colonial belge, islam devint synonyme de communisme, lequel communisme était lui-même l'égal du nationalisme. Quelquefois, la déduction transitive était permise quand il s'agissait de réprimer certains mouvements comme l'UNAR (voir p. 54) qualifié de "parti politique de féodaux tutsi, de communisants et de swahilisants qui revendiquaient l'indépendance pour asservir la race hutu après avoir chassé les Blancs et détruit l'Eglise" (3).

En effet, après la défaite de ce parti, plusieurs de ses membres avaient quitté le pays et s'étaient réfugiés en

---

(1) N. BANNOUT, 1981, L'Islam au Zaïre sous régime colonial, mémoire de DEA, p. 50.

(2) Rapport confidentiel n° 212/126 du 7/5/1958 signé WARNER, cité par N. BANNOUT, op. cit., p. 16.

(3) Temps Nouveaux d'Afrique, cité par Cl. GAKUMBA, op. cit., p. 37.

Afrique orientale (Kenya, Ouganda, Tanzanie) et d'autres étaient allés jusqu'en Egypte. De là, ils menaçaient d'envahir le Rwanda et envoyaient régulièrement des tracts. Leur source était Le Caire et ils étaient d'inspiration communiste (1). l'on ne manqua pas d'y associer les commerçants Baswahili, membres actifs de ce parti, dont par contre, on ne voyait pas clairement l'intérêt qu'ils espéraient retirer de leur militantisme. La conclusion fut qu'un grand mouvement d'agitateurs politiques se préparait et qu'ils ne manqueraient pas d'apprendre et d'utiliser le kiswahili, langue véhiculaire très répandue, au lieu du Kinyarwanda, peu répandu et difficile à maîtriser (2).

Pareille interprétation était-elle fondée ? Il nous est difficile d'y répondre dans l'immédiat dans la mesure où nous n'avons pu disposer de documents ou autres informations concernant l'utilisation du kiswahili par des forces extérieures à l'Afrique belge en général et au Rwanda en particulier.

C'est ainsi que pour l'opinion coloniale, le kiswahili devint une grande langue, devant servir comme véhicule des idéaux de ce qu'il est convenu d'appeler une internationale islamique en Afrique, elle-même manipulée par l'internationale communiste. Plus que jamais, il devenait 'le patois de tous les troublions qui infestent le centre de l'Afrique". (3).

Avec une telle image, la prospérité du kiswahili n'était pas en tout cas garantie dans une Afrique centrale

---

(1) Nous ignorons si ces tracts étaient rédigés en kiswahili ou en kinyarwanda.

(2) J.R. HUBERT, 1965, La Toussaint rwandaise et sa répression, ARSOM, Bruxelles, p. 28.

(3) N. BANNOUT, op. cit., p. 16.

profondément catholique et qui voulait garder de bons liens avec la métropole coloniale.

3.3. LE KISWAHILI ET LES INDEPENDANCES

3.3.1 - Congo belge

Quand le Congo belge devint Congo kinshasa, c'est-à-dire le 30 juin 1960, la question linguistique était toujours en suspens car les autorités coloniales n'avaient pu lui trouver de solution adéquate. La situation héritée de la colonisation prévalait toujours avec le français et les quatre langues véhiculaires (lingala, kikongo, kiluba, kiswahili) utilisées dans les différentes régions ou provinces. Mais le penchant des nouvelles autorités fut plutôt de promouvoir le français pour essayer de dépasser le régionalisme et le tribalisme, ennemis de l'unité nationale. Ceci d'ailleurs se remarquera lors de la promulgation de la loi concernant les langues dans l'enseignement

> "le français est la langue de l'enseignement du cycle primaire. Le recours à une des langues congolaises en cas de nécessité pédagogique est réglementé par le programme national"
> Joseph KASAVUBU (Président)
> Joseph NGALULA (Ministre de l'Education Nationale)

La consécration du français avec tous les inconvénients que cela comportait pour un Etat jeune, soucieux du développement de sa population, venait couper court aux conflits que pourrait engendrer l'adoption d'une des langues nationales. Peut-être était-ce aussi une façon de s'opposer à la politique linguistique en vigueur dans l'ancienne métropole qui n'avait pu opérer un choix entre le français et le néerlandais. Désiré Mobutu critiquait cet état déjà en 1957 et se faisait l'interprète de ses compatriotes

"Do not say tomorrow that the Blacks are... nationalists because they demand the recognition of 125 dialects, on equal terms with French and Flemish. This fantasy will not come from the Blacks, but from those who originated it... The unanimous opinion of our compatriots is that the language of Voltaire, and it alone, must become our national language" (1).

L'une des conséquences que pouvait engendrer l'institution du français est la négligence des langues africaines qui restaient inférieures et à l'ombre de celui-ci.

Le kiswahili restait en tête des langues véhiculaires quant à la zone couverte et au nombre de locuteurs. Cependant, il commençait à être sérieusement concurrencé par le lingala. Partout sur le territoire congolais, le peuple devait l'apprendre pour éviter de s'attirer la fureur des forces de l'ordre, allergiques à toute autre langue qui n'était pas le lingala. Evidemment, la tradionnelle opposition entre les gens de la zone swahiliphone et ceux du Bas Congo n'était pas close. Ceux-ci étaient traités ironiquement de *batoka chini*, ceux qui viennent d'en bas (2). Et à la même époque avait éclaté la sécession katangaise qui avait conduit cette province à son indépendance. Ceci gênait naturellement les autorités basées à Kinshasa. L'Etat sécessionniste employa le kiswahili comme langue officielle africaine à côté du français. Joseph Kiwele, le ministre de l'Education Nationale, luttera pour sa promotion comme langue d'enseignement de l'Etat indépendant du Katanga. Partout au Congo, le kiswahili était associé au mouvement sécessioniste, subversif. Comment réagissait l'autorité de Kinshasa ?

---

(1) D. MOBUTU, cité par R. LEMARCHAND, 1975, Political awakening in the belgian Congo, University of California Press, p. 152.

(2) J. FABIAN, 1986, op. cit., p. 42-43.

L'encouragement du lingala ne serait-il pas lié à cette situation ? Un autre élément qu'il ne faut pas oublier et qui pouvait influencer les autorités congolaises dans leur refus du kiswahili comme langue nationale est le fait qu'il avait déjà ce statut dans la Tanzanie voisine, une Tanzanie dont les orientations politiques étaient différentes de celles du Congo. Autant de facteurs qui ont sûrement gêné l'épanouissement du kiswahili au Congo belge.

3.3.2 - Ruanda - Urundi

La situation du kiswahili dans les deux territoires ne changeait pas. Tandis qu'il continuait à éveiller méfiance et soupçons chez les autorités, il lui était difficile de trouver audience et de se faire reconnaître comme langue de grande communication. Cependant, quelques émissions en kiswahili passaient à la radio. Par contre, au Burundi, on commençait à se rendre compte de l'importance que revêtait une telle langue. Ainsi J.B. Ntahokaja, président de l'Académie rundi dira que

> "Au cycle supérieur des humanités, il serait peut-être opportun de réserver une place à une deuxième langue africaine en fonction des rapports qu'aura le Burundi avec les pays voisins. Le swahili semble tout indiqué". (1)

La proposition était juste mais aucune suite ne lui fut réservée. Le kiswahili, ne pouvant pas devenir langue nationale au Congo belge, ni devenir une langue importante au Rwanda et au Burundi, ne gardait que son statut de simple langue véhiculaire.

---

(1) Cité par A. VERDOOT, 1969? "Structures ethniques et linguistiques au Burundi, pays unimodal typique", in Etudes Africaines du CRISP, p. 12.

CHAPITRE 4
LES DIFFERENTES FORMES DE KISWAHILI

Combien de formes de kiswahili y a-t-il eu en afrique belge entre 1945 et 1962 ? Peut-être que la meilleure réponse à une telle question serait de faire le décompte de toutes les régions de la zone swahiliphone et celui des congrégations et missions religieuses qui y étaient implantées. Une simple équation : autant de missions ou de congrégations, autant de formes de kiswahili. Dans les lignes suivantes, nous relèverons ces différentes formes et ferons une présentation sommaire de la langue pratiquée par la majorité de locuteurs d'Afrique belge.

G. Van Bulck, dans son oeuvre sur les langues de l'Afrique belge, appelle kingwana la variété congolaise du kiswahili et dit qu'elle se réalise à son tour sous une double variété de kingwana et de kiswahili (1). Il opère des distinctions au sein de ces deux variétés, distinctions auxquelles correspond un nom de missionnaire, une congrégation catholique, une mission protestante ou tout simplement le nom d'une ville (2). C'est ainsi que nous avons

la variété ngwana avec la
- forme de Lualaba : Whitehead
- forme de l'Ituri : HAM
- forme de l'Union Ngwana : Missions protestantes
- forme de Stanleyville

---

(1) G. Van BULCK, op. cit., p. 649.

(2) Pour dire que la forme que pratique cet endroit est semblable à celle de la ville citée.

la variété swaheli (sic) avec la
- la forme de Baudoinville : Pères Blancs
- la forme d'Elisabethville : Bénédictins
- la forme de Kindu : Spiritains
- la forme de Garaganze : Elisabethville.

Nous ignorons les critères qui ont été à l'origine d'une telle classification, mais rien qu'à voir les distinctions ngwana-kiswahili, on est tenté de croire que leur auteur est parti de la proche ressemblance ou non avec le kiswahili de la côte. Si c'est sur ce critère qu'il s'est basé, cette classification ne serait pas totalement juste, surtout en ce qui concerne la forme de Stanleyville. En effet, avec son importante communauté d'Arabisés et sa place dans les relations musulmanes en Afrique belge, il serait étonnant que ce soit une forme éloignée du kiswahili de la côte qui était connue là.

Nous constatons aussi l'oubli de plusieurs autres formes. La principale est évidemment le kimaniema, variété parlée par la colonie d'arabisés et leurs descendants, dont l'installation au Maniema remonte à la deuxième moitié du siècle dernier. Sa ressemblance quasi parfaite avec sa soeur de la côte orientale serait indiscutable.

Les formes de Bukavu et Goma, grandes métropoles à l'époque coloniale et plaques tournantes entre le Congo et le territoire sous tutelle, ne sont pas signalées. D'ailleurs, la forme de kiswahili du Ruanda était fortement influencée par celles parlées dans ces deux villes qui lui étaient plus proches que ne l'était le Tanganyika. Quant à la forme d'Usumbura, elle vacillait d'un côté entre le variété congolaise avec ses nombreux représentants congolais et ses relations avec Bukavu et Baudoinville ; de l'autre côté, celle pratiquée à Ujiji et Kigoma, les deux centres de grande tradition swahili sur le lac Tanganyika.

Ce que l'on peut ajouter aussi, ce sont les catégorisations de ces formes en différents registres. Pour ne citer que quelques exemples, nous prendrons le cas du Katanga avec comme chef-lieu Elisabethville, fief des Bénédictins. Tandis que E.C. Polomé (1) y distingue un *kiswahili safi* "pur" d'un *kiswahili potopoto* "sale, plein de boue", J. Fabian (2), lui, distinguera quatre formes :

- *kiswahili bora* "fine swahili" proche de celui de la côte et qui était utilisé dans les traductions de la Bible et autres textes liturgiques et des fois par les mass média.
- *kiswahili ya bantu* "kiswahili des gens du peuple", forme populaire et répandue.
- *kiswahili ya wazungu* ou *kizungu* "kiswahili des Blancs", forme trop simplifiée et qui se propageait très facilement. Elle était utilisée dans les relatins entre patrons européens et leurs domestiques et subalternes.
- *kiswahili ya mon père*, variété utilisée par les missionnaires avec un fond de particularités du kiswahili standard teintées de formes prises aux langues locales.

D'autres, comme J.C. Guilbert (3) diront que le kiswahili parlé ou écrit (non celui enseigné) est tellement dégradé que les Noirs avec un grain de moquerie, l'appelaient "kieville", du mot Eville, à Jadotville, ce même kiswahili sera dit Kipanda, du toponyme africain de cette ville, Panda.

Toutes ces considérations, vraies ou fausses, sur les formes de kiswahili ne seraient prises que comme des

---

(1) E.C. POLOME, 1982, op. cit., p. 220.

(2) J. FABIAN, 1971, op. cit., p. 130. Les distinctions qu'ils font, quoique postérieures à la période 1945-1962, s'y rapporteraient sans problème.

(3) J.C. GUILBERT, 1952, "Civilisation occidentale et langage au COngo belge", in Zaïre, VI, 9, pp. 905-906.

hypothèses. Elles seront confirmées par des recherches ultérieures basées sur un corpus. Encore une fois, nous retiendrons que le kiswahili de l'Afrique belge n'était pas du tout uniforme. Il manquait une coordination dans toutes ces formes et ceci constituait un handicap pour la langue en général.

4.1. Quelques particularités du kiswahili en Afrique belge.

Nous montrerons certaines particularités tant grammaticales que lexicales qui apparaissent ici et là dans le kiswahili tel qu'il "se parlait" ou s'écrivait en Afrique belge. Comme corpus, nous avons choisi des exemples tirés de deux périodiques (1), une bande de notes swahili (2) et la grammaire de Hunter (3). Chaque fois, nous présenterons le sens en français, suivie des formes en kiswahili. La première sera celle du kiswahili d'Afrique belge (K.B.), tandis que la seconde sera son équivalent en kiswahili d'Afrique orientale ou standard (K.S.).

---

(1) *Mwana shaba* (voir p. 38) et *Hodi* mot accompagnant le toc toc à la porte. La première parution de ce dernier date de 1941. Il a été édité tour à tour à Bukavu et Usumbura, bilingue et bimensuel. L'église catholique devait en assumer la direction en 1956. Il était le plus grand journal du Congo belge et Ruanda Urundi , *Gazeti kubwa zaidi ya Congo*.

(2) Bande enregistrée le 15 août et le 11 septembre 1959 par Jan VANSIMA à Astrida-Ruanda. La transcription se trouve à la section de linguistique du MRAC de Ternuren.

(3) W.C. Hunter, 1959, op. cit.

4.1.1. Classes nominales

En général, elles correspondent à celle du kiswahili standard, mais présentent quelques légères différences :

- classe 1

Enfant	
mu-toto	*m-toto*

- classe 2

enfants	
ba-/wa-toto	*wa-toto*

Pourquoi beaucoup de gens ne peuvent pas dire que j'ai gagné beaucoup d'argent ?

Kwa nini bantu mingi	*Kwa nini watu wengi*
habawezi kusema	*hawawezi kusema kwamba*
nilipata mali mingi	*nilipata mali nyingi*

Nous avons remarqué que certains mots comme *bwana, bibi,* réalisent leur pluriel en cl. 2 alors qu'en K.S., ils rentrent en Cl. 6.

Mesdames, Messieurs, bonne fête à vous tous.

Wabwana na wabibi,	*Mabwana na mabibi,*
sikukuu mzuri kwa	*sikukuu nzuri kwa*
nyinyi wote	*nyinyi wote*

- classe 3

sac	
mu-fuko	*m-fuko*

- classe 4

sacs	
mi-fuko	*mi-fuko*

L'emprunt "*motokari*" (de l'anglais "motor-car") se trouve dans la paire 3-4 alors qu'en K.S., il est en 9-10.

Un taximan ivre conduisait son véhicule sur la route de la commune Kikula

Dreva moja wa "taxi" mlevi, alitembea na	*Dreva mmoja wa teksi mlevi aliendesha moto-*
motokari wake ndani ya njia ya Commune Kikula	*kari yake katika njia ya Wilaya Kikula*

Un mécanicien du garage des véhicules

"Mécanicien" moja wa ku chapu ya miotokari	*Fundi makanika mmoja wa gereji ya motokari*

- classe 5

houe	
jembe/yembe	*jembe*

- classe 6

houes	
ma-jembe/ma-yembe	*majembe*

- classe 7

chose	
ki-tu	*ki-tu*

- classe 8

choses	
bi-/vi-tu	*vitu*

Les mots comme "*kijana*" jeune s'accordent dans cette paire 7-8 (même sans nuance affective) contrairement au K.S. où ils s'accordent normalement en 1-2.

Les jeunes vivent d'une mauvaise façon

Vijana vinaishi kwa namna mbaya	*Vijana wanaishi kwa namna mbaya*

- classe 9

lettre	
barua/baruwa	*barua*
pays	
inchi	*nchi*

- classe 10

chèvres	
mbuzi	*mbuzi*
chien	
imbwa	*mbwa*

Tous les emprunts aux langues européennes se rapportant aux objets se retrouvent dans cette paire. Les noms d'animaux, insectes et oiseaux réalisent leurs accords en 9-10 et non en 1-2 comme en K.S.

L'abeille peut des fois véhiculer le venin de la mort

Nyuki inaweza marra (sic) ingine kuleta sumu ya lufu	*Nyuki anaweza mara nyingine kubeba sumu inayoua*

- classe 11 : le *u-* du K.S. devient *bu* - ou *lu-*, ses équivalents dans plusieurs langues bantoues de la région

nuit	
busiku	*usiku*
nudité	
buchi	*uchi*
mort	
lufu	*kifo*

N.B. : la paire *ka* - et *tu* - diminutifs, fait partie intégrante des classes de ce kiswahili. Ils s'emploient avec un autre préfixe nominal :

de petits objets à tresser	de petits paniers
tukitu ya kusukasuka	*vitu vidogo vya kusuka-*
tuvitunga	*suka, vitunga vidogo*

soit seul

un petit enfant	
katoto	*kitoto*
de petits enfants	
tutoto	*vitoto*

Nous signalerons que dans ces deux dernière formes le sens affectif exprimé par le *ki-/vi-* du K.S. n'y est pas nécessairement. C'est plutôt la petitesse qui est exprimée.

4.1.2 Formes verbales

Le système des temps verbaux est très simplifié. Certaines formes compliquées comme l'irréel avec *-ngeli, -ngali, -nge* - sont inexistantes.

- A la première personne du singulier, le préfixe indépendant "*mimi*" forme un tout avec la forme verbale

Moi je suis né	
mimilizalika	*mimi nilizaliwa*

- le conditionnel est parfois réalisé avec *-ka* - et *non-ki*.

Si tu habites ici à Ngoma, tu ne peux pas savoir que le Rwanda est beau

Ukaikala apa Ngoma,	*Ukikaa hapa Ngoma*
huwezi kujua kama	*huwezi hujua kama*
Ruanda ni muzuri	*Ruanda ni mzuri*

- l'habitude exprimée par le suffixe - *ag* - / - *ak* - à la place du *hu* -/ *huwa* + verbe du K.S.

J'aime	
ninapendaga	*ninapenda*
je n'aime pas	
sipendagi	*huwa sipendi*

L'autre particularité est l'emploi de - *ag* -/ *ak* - au passé et au futur

tu aimais	
ulipendaga	*ulipenda*
tu aimeras	
utapendaga	utapenda
tu n'aimais pas	
hukupendaga	*hukupenda*
tu n'aimeras pas	
hutapendaga	*hutapenda*

- le - *w* -du passif qui est remplacé par - *ik* - statif

St Eloi est né en l'année 588	
St Eloi amezalika mu	*Mt Eloi amezaliwa*
mwaka 588	*mwaka 588*

Par contre, il apparaît après l'applicatif dans les formes comme :

Je n'ai pas encore été appelé	
siyaitiwa	*sijaitwa*
tous se sont rencontrés	
wote walikutaniwa	*wote walikutana*

4.1.3 <u>Groupe nominal</u>

En général, il est caractérisé par une réduction des accords de classe

A (i) La qualité

Une petite chaise

Kiti mudogo *kiti kidogo*

Un mauvais livre

kitabu mubaya *kitabu kibaya*

de sales affaires

mambo muchafu *mambo machafu*

Des fois l'adjectif est remplacé par

- le connectif *ya* + adjectif

kitu ya mubaya *kitu kibaya*

une belle valise

sanduku ya muzuri *sanduku zuri*

- *le connectif ya* + nom pour désigner une qualité inexprimable par un adjectif

serre fort les freins

kamata frein ya nguvu *shika breki imara*

- un nom

C'est très difficile d'avoir une femme

Ni kitu nguvu sana *Ni jambo gumu sana*

kupata mke *kupata mke*

L'adjectif "*hodari*" expérimenté, doué, sans P.N., en K.S. s'emploie toujours avec celui-ci en K.B.

joueur adroit

mchezaji mhodari *mchezaji hodari*

L'adjectif ou le nom sert d'adverbe

marche bien

tembea muzuri *tembea vizuri*

Fais un effort

fanya nguvu *fanya bidii*

(ii) La comparaison se réalise à l'aide du verbe "*kupita*" dépasser, l'adverbe "*zaidi*" plus ou "*sawa na*" égal à

Le Ruanda est plus beau que les autres pays

Ruanda inapita katika inchi zingine	*Ruanda ni nzuri kuliko nchi nyingine*

Les enfants sont plus nombreux que les travailleurs

Batoto njo zaidi batu ba kazi	*Watoto ndio wengi kuliko wafanyakazi*

Il a un stylo semblable au mien

Ana kalamu sawa na yangu	*Ana kalamu kama yangu*

Nous sommes égaux

Tuko watu wamoja	*Tuko watu sawa*

B. La quantité

(i) Chiffres et numéraux

Une personne

Mutu moja/moya	*Mtu mmoja*

Cinq chaises

biti bitano	*viti vitano*

Deux sacs

mifuko mbili	*mifuko miwili*

Les numéraux d'origine arabe (à partir de 10 jusqu'à 99) sont remplacés par "*makumi*" dizaines + le chiffre

Trente-cinq femmes

Wanawake makumi tatu na tano	*Wanawake thelathini na wa tano*

Quatre-vingt-trois arbres

miti makumi tisa na tatu	*Miti tisini na mitatu*

(ii) Rang

Aucune grande différence n'est à signaler sauf que souvent le connectif "*ya*" est utilisé à la place de ceux correspondant aux classes des noms déterminés

Eisabethville est la première ville

Elisabethville ni muji ya kwanza	*Elisabethville ni mji wa kwanza*

"*mbele*" devant, "*nyuma*" derrière, s'emploient indifféremment, que ce soit une notion temporelle ou spatiale.

Il est arrivé avant douze heures

Alifika mbele ya saa sita	*Alifika kabla ya saa sita*

Il dormira après 13 heures

Atalala nyuma ya saa saba	*Atalala baada ya saa saba za mchana*

Il a écrit après cinq jours

Aliandika nyuma ya siku tano	*Aliandika baada ya siku tano*

Tu partiras avant moi

Utaenda mbele yangu	*Utaenda kabla yangu*

En K.S., ils sont plutôt employés avec un sens spatial.

(iii) Combien d'Européens y a-t-il à Usumbura ?

Usumbura iko Bazungu ngapi ?	*Usumbura kuna Wazungu wangapi ?*

Combien de nappes y a-t-il dans la maison ?

Mu nyumba iko vitambala ngapi ?	*Nyumbani mna vitambaa vingapi ?*

Les adjectifs "*ingi*" (beaucoup) en cl. 4 et "*-dogo*" (petit) en cl. 7 rendent respectivement "beaucoup" et "peu",

un peu et s'emploient tels quels sans s'accorder avec les noms qu'ils déterminent.

Au Congo, il y a beaucoup de femmes	
Kongo kuna wanamuke mingi	*Congo kuna wanáwake wengi*
Donne-moi beucoup de bière	
Nipe pombe mingi	*nipe pombe nyingi*
beaucoup de cheveux	
Nywele mingi	*nywele nyingi*
peu d'eau	
mayi kidogo	*maji machache*
peu d'huile	
mafuta kidogo	*mafuta machache*
peu de portes	
milango midogo	*milango michache*

"*chache*" peu, est attesté mais très peu usité. "Quelques" est traduit par "*wamoja wamoja*", les uns les uns littéralement. "*Baadhi*" du K.S. est totalement inconnu

quelques lecteurs	
wasomaji wamoja wamoja	*baadhi ya wasomaji*
quelques messieurs, époux	
wabwana wamoja wamoja	*baadhi ya mabwana*

Tout, autre	
Toutes les personnes sont parties	
Watu ote balikwenda	*watu wote walikwenda*
Il viendra un autre jour	
Atakuya siku ingine	*Atakuja siku nyingine*
Un autre enseignant sort	
Mwalinu ingine anatoka	*Mwalimu mwingine anatoka*
Il mange tout le pain	
Anakula mkate ote	*Anakula mkate wote*

La tendance est de ne pas mettre la première consonne qui correspond à celle du préfixe d'accord. Cette omission se remarque aussi pour les possessifs et les démonstratifs.

J'habite ici au Ruanda	
Minakala apa Ruanda	*Ninakaa hapa Ruanda*
Nos vestons	
makoti enu	*mokoti yenu*
mon couteau	
kisu angu	*kisu changu*
ce travailleur	
mtu wa kazi uyo	*mfayakazi huyo*

C. Le locatif

Le suffixe locatif - *ni* est très peu usité. Il est remplacé par les préfixes locatifs *pa, ku* et *mu* antéposés au nom

Regarde dans la poche	
Tazama ku mufuko	*Tazama mfukoni*
Dans la ville de Musonoi	
ku mji wa Musonoi	*Mjini Musonoi*
Sur le chemin du retour	
Mu njia ya kurudi	*njiani akirudi*
Dans les villes de l'U.M.	
Mu miji ya U.M.	*Mijini mwa U.M.*
A Eville deux personnes	
Pa Eville, watu wawili	*Eville, watu wawili*
Ils sont en train d'étudier	
Bako ku masomo	Wako masomoni

"Katika, ndani ya" dans apparaissent très rarement.

Nous avons remarqué un cas intéressant d'hyper connection

Les syndicats au Congo	
"syndicats" Kongoni	*Vyama vya wafanyakazi katika Kongo*

Le *-ni* ne s'agglutine jamais aux toponymes

4.14 <u>Etre et avoir</u>

"Etre" est rendu très souvent par "*-ko*" précédé des préfixes verbaux et quelquefois, il est tout simplement représenté par *ni* comme en K.S. - "Avoir" équivaut à "*-ko na*", être avec

je suis	
niko	*niko*
où es-tu ?	
uko wapi ?	*uko wapi ?*
il est	
iko	*yuko*
Lui est un joueur	
yeye ni mchezaji	*yeye ni mchezaji*
ils sont	
biko	*wako*
ils ne sont pas	
habiko	*hawako*

Les formes locatives *-po, -mo* avec préfixe verbal, pourtant courantes en K.S., semblent inconnues.

Certaines négations de ce verbe sont calquées sur les langues locales.

A Luilu ce genre de jeux n'existent pas	
Ku Luilu michezo ile	*Luilu michezo ile*
hainako	*haiko/hakuna*

Souvent le verbe "*kuwa na*" avoir est simplement remplacé par "*ni mwenye*", être en possession de

Mr Kabongo est détenteur de médailles	
M. Kabongo ni mwenye	*BW. Kabongo ana*
mapambo	*nishani*

4.15 Le relatif

La forme relative classique avec "*amba - PP*" ou "*PV - li/na/taka - PP*" est totlament inconnue. A la place, on recourt à

(i) *-enye* "en possession + forme verbale conjuguée ou à l'infinitif

Ces explications qui ont été entendues

Muelezo ule wenye umeitikiwa	*Maelezo yale ambayo yəmeitikiwa/yaliyoitikiwa*

Le chien qui portait une tête de chèvre dans sa gueule

Imbwa mwenye kubeba kichwa ya mbuzi	*Mbwa aliye beba/ambaye alibeba kichwaçha mbuzi*

Les médicaments à base d'extraits végétaux que vend le guérisseur

miti yenye mufumu anazisha	*dawa ambazo mufumu anauza*

Vous tous qui savez bien regarder et réfléchir

Wote wenye kujua kutazama na kufikiri vema	*Wote mnaojua kutazama na kufikiri vema*

(ii) *njo*, déformation de "*ndi - PP*"

Deux travailleurs étaient en promenade, et à ce moment, ils eurent l'intention...

Watu wa kazi wawili wali kuwa katika matembezi njo wakakusudia...	*Wafanyakazi wawili walikuwa katika matembezi ndipo wakakusudia...*

Ce sont les gens du Burundi qui sont les meilleurs

Batu ya Urundi njo ba muzuri	*Watu wa Burundi ndio wazuri/ndio ambao' ni wazuri*

4.16 Prépositions et conjonctions

Toutes les prépositions et conjonctions d'origine arabe sont remplacées par celles d'origine bantu.

Le Ruanda est beau parce qu'il est très développé

Ruanda ni muzuri, maneno (1) iko mbele sana	*Ruanda ni nzuri kwa sababu ilien-delea sana*

Après avoir joué, nous rentrerons à la maison

Kiisha (1) kucheza tutarudi ku nyumba	*Baada ya kucheza tutarudi nyumbani*

Rester sans mari

Kubaki pasipo (1) bwana	*Kubaki bila bwana*

J'aime Eville plutôt que Bukavu

Minapenda Eville pahali pa (1) Bukavu	*Minapenda Eville bad-ala ya Bukavu*

Pour traduire piéton, ils disent *"mtu wa lwa miguu"* qui serait littéralement : l'homme de (quelque chose) à jambes".

---

(1) "*Maneno*" (Cl. 6), mots,paroles ; "*kiisha*" du verbe "*kuisha*", finir ; "*pasipo*" là où il n'y a pas ; "*pahali pa*" à la place de...

A Musonoi il y a eu de la bagarre entre un cycliste et deux piétons.

Ku Musonoi, kumetukia ugo mvi kati ya mtu wa kinga na watu wawili wa lwa miguu	*Musonoi kumetukia ugomvi kati ya mwendeshaji wa baiskeli na watu wawili waliotembea kwa miguu*

L'origine de ce connectif *lu-a* nous est inconnue. Peut-être qu'il est lié à un mot de Cl. 11 qui, dans un des dialectes, signifie voyage, marche (1)

4.1.7 Divers

- La voyelle finale est variable. Ainsi on a :

depuis	
tangu/tango	*tangu*
ou	
au/ao	*au*

- *l* qui tend à remplacer *r* dans certains mots

Je veux de l'argent	
nataka falanga	*nataka faranga*
Il m'a appris la voiture (à conduire)	
Alinifundisha gali	*Alinifundisha gari*

- *l* et *s* qui se placent dans la position intervocaligne
  - à la dernière syllabe

engendrer, mettre au monde	
kuzala	*kuzaa*

---

(1) En kinyarwanda, "*yaje urw'amaguru*" pour "*yaje urugendo rw'amaguru*", littéralement, il est venu la marche des jambes (il est venu à pied).

au-dessus de	
yulu (1)	*juu*
s'étonner	
kusangala	*kush angaa*
oublier	
kusah abu	*kusah au*
enduire	
kupakàla	*kupakàa*

- à d'autres places

se lever	
kulamuka	*kuamuka*
tourner	
kuzunguluka	*kuzunguuka*

---

(1) Nous signalerons en passant la tendance à remplacer

- *j* par *y* dont la réalisation est plus facile
- les phonèmes d'origine arabe par ceux bantu

il gênera	
itauzi	*itaudhi*
argent	
feza	*fedha*
bonheur	
heri	*kheri*
maladie	
malali	*maradhi*

L'autre hypothèse est que "*malali*" viendrait aussi du français "maladie"

- le phonème ŋ par *ng*

vache	
ngombe	*ng'ombe*

- Disparition de *h* dans la position intervocalique et parfois en début de mot

solde, salaire	
mshaara	*mshahara*
matin, matinée	
asubui	*asubuhi*
honneur	
eshima	*heshima*
ceux-là	
ao	*hao*

- Augment, ajouté à certains mots de cl. 9

dehors, extérieur	
inje	*nje*
pays	
inchi	*nchi*
chien	
imbwa	*mbwa*

- *g* en dernière syllabe qui change en *k* quand il est entre deux voyelles

frère, parent	
nduku	*ndugu*
peu, petit	
kiloko	*kidogo*

- *n* qui précède "*-tu*" chose ou être humain, homme/s

muntu/bantu	*mtu/watu*
chose/s	
kintu/bintu	*kitu/vitu*

- l'insertion du *n* épenthétique dans certains mots

soir, soirée, ou coucher du soleil	
mangaribi	*magharibi*
en ville	
mungini	*mjini*

4.18 Lexique

Puisque l'Afrique belge était sous la domination d'une puissance principalement francophone, il serait évident que le kiswahili de cette région emprunte au français certains termes pour enrichir son lexique tout en palliant certaines lacunes. Mais tel n'est pas le cas. A part les rares emprunts comme

magasin	
magazini	*duka*
hôpital	
hopitali	*hospitali*
ciment	
sima	*sakafu*

on constate un nombre considérable d'emprunts à l'anglais. Peut-être qu'ils étaient un apport de la main d'oeuvre qui venait de la Rhodésie du Nord (actuelle Zambie) qui était une colonie britannique.

Ces termes étaient surtout employés dans le secteur minier. En guise d'exemple, nous avons :

ville	
tauni (town)	*mji*
atelier	
shapu (shop)	*kiwanda*
équerre	
skweri (square)	
traverses de rail	
masilipa (sleepers)	

Par contre le recours au français était très fréquent. Il résultait de la loi du moindre effort adoptée par les locuteurs qui ne se donnaient pas la peine de

chercher des mots traduisant les réalités exprimées. Dans la presse, ils étaient en général entre guillemets.

Le cercle de Musonoi dispose maintenant d'une radio et de disques à la mode pour le grand plaisir de tous les travailleurs.

"Cercle" ya Musonoi inapa-	*Klabu ya Musonoi ina-*
ta sasa "radio" na "disques"	*pata sasa radio na*
ya sasa kwa furaha ya	*sahani za santuri za*
watu wote wa kazi	*sasa kwa furaha*
	ya wafanyakazi wote

... qu'on rencontre dans les bars de toute la cité

... wenye kupatikana mu	*... ambao wanapatikana*
ma "bars" ya "cité" yote	*katika baa ya jiji lote*

Regarde la photo du groupe de ceux qui entendent le discours de Mgr Keuppens

Ona "photo" ya kundi la	*Tazama pich'a ya kundi*
weny kusikiliza hutuba	*la wanaosikiliza hotuba*
ya Mgr Keuppens	*ya Askofu Keuppens*

La maison a été inaugurée le 26 octobre passé

Nyumba imefunguliwa	*Nyumba imefunguliwa*
pa tarehe 26 octobre	*tarehe 26 oktoba*
iliopita	*iliyopita*

Cependant certains journaux comme <u>*Hodi*</u> faisaient des efforts et traduisaient certaines notions difficilement compréhensibles pour n'importe quel lecteur, du moins ceux dont le niveau d'études n'était pas élevé.

"Syndicats za kwanza zimeanza katika Uingereza na Ubeleji. Zimeanza wakati ule vyombo vikubwa vya kazi vilifumbuliwa kama machine à vapeur (chombo cha moto wa kuni); machine électrique (chombo cha moto wa singa), moteur à essence (chombo cha moto wa essence)" (1)

malice, malignité	
mayele (lingala)	*ujana*
seau	
mbeketi	*ndoo*
colère	
kisilani	*kasira*
ville, village	
mungini, mukini	*mji, kijiji*
c'est suffisant	
inaisha	*inatosha*
	inaisha : il finit
force, fort (adjectif et adverbe), effort	
nguvu	*nguvu* (force seulement)
leçons, école, classe	
masomo	*masomo* (leçons seules)
acheter	
kuuza	*kununua*
vendre	
kuuzisha	*kuuza*
être civilisé	
kusilimuka	*kustaarabika*
kusilimuka : devenir musulman	
équipe, club sportif	

(1) HODI, Avril 1947, p. 3.
Littéralement *"chombo cha moto wa kuni"* : instrument du feu à bois ; *"chombo cha moto wa singa"* instrument du feu à fil.

jeshi *timu*
jeshi : armée

La manière de nommer les jours de la semaine est aussi différente

lundi	
siku ya kwanza/siku ya moja kazi moja (1)	*Jumatatu*
mardi	
siku ya pili/siku ya kazi mbili	*Jumanne*
Mercredi	
siku ya tatu/siku ya kazi tatu	*Jumatano*
Jeudi	
siku ya ne/siku ya kazi ne	*Alhamis*
Vendredi	
Siku ya tano/siku ya kazi tano	*Ijumaa*
samedi	
siku ya posho	*Jumamosi*
dimanche	
siku ya Mungu	*Jumapili*

---

(1) Littéralement, le premier jour/jour de travail un, le deuxième jour/jour de travail deux...

Le samedi n'est pas *"siku ya sita/siku ya kazi sita"* mais *"siku ya posho"*, jour de ration. Deux origines étrangères sont souvent attribuées à ce *"posho"* (français "repas chaud", anglais "portion"). Or, il est attesté en kiswahili et dérive du verbe *"kuposha"* donner la ration, nourrir, entretenir. Il signifie ration, pitance... Voir Ch. SACLEUX, 1939, op. cit., p. 759.

Le dimanche est *"siku ya Mungu"* jour de Dieu.

Exercices.

Tous les deux ont été édités par la Fondation de l'Université de Liège pour la Rechrche en Afrique Centrale.

- Eléments de kiswahili véhiculaire à l'usage des militaires de la base de Kamina, publié par le Ministère de la Défense Nationale (Etat-Major général de la Force aérienne), non daté.

- J. SPINETTE, 1960, Vocabulaire kingwana-français. Publication de la Direction de l'Agriculture, Forêt et de l'Elevage.

- W.F. HUNTER, 1959, A manual of Congo swahili grammar, Association pour la littérature évangélique en swahili Congo.

Quand on feuillette attentivement ces ouvrages, surtout les quatre premiers, on se rend compte que finalement, ils ne se distinguent pas de ceux qui les ont précédés, que ce soit dans la forme ou dans le contenu. Seul le premier auteur essaye d'innover.

En effet, il consacre la première partie du premier tome et tout le tome deux respectivement à la présentation de la phrase swahili et aux exercices de thèmes et versions qui rappellent au lecteur son inspiration des grammaires latines et grecques. Comme manuel classique, il était valable. Autrement, la deuxième partie du tome 1 reprend le schéma traditionnel du lexique classé par spécialités. Les rubriques sont nombreuses et diversifiées : la maison, le mobilier, les petits objets, le paganisme et la sorcellerie, le mal et le désagréable, le vie morale, la famille et l'armée. Ceci rappelle les vieux "manuels à l'usage de..." qui contenaient des morceaux de conversations intitulés "à la maison, à l'école, en brousse..."

Ces exemples suffisent pour montrer les quelques différences qui pouvaient apparaître entre les deux formes de kiswahili. Ce qui se dégage plus de la forme d'Afrique centrale, c'est le tendance vers une très grande simplification.

4.2. Documents et autres écrits sur le kiswahili

La production de documents écrits (journaux, manuels scolaires, romans...) est l'un des moyens sûrs pour la promotion et la vulgarisation d'une langue. Contrairement à la période précédant 1945 qui était réellement riche (voir p. 10) en la matière, celle que nous étudions sera caractérisée par une très faible productivité. A part quelques périodiques (1) et une pièce (2) on enregistrera très peu d'ouvrages à caractère scientifique ou pédagogique sur le kiswahili. C'est dire que l'on continuait à utiliser les anciens manuels ou éléments de vocabulaire, ce qui donnait à la langue, pourtant dynamique et en constante transformation, une image statique et figée.

Comme manuels de l'époque, nous avons pu consulter :

- E. NATALIS, 1960, Le langage swahili 1 : cours méthodique
- E. NATALIS et G. DUBOIS, 1960, La langue swahili 2.

---

(1) Hodi, Etoile-Nyota, Mwana Shaba, Neno la Amani (missions protestantes, Katanga (mission catholique de St Jean d'Eville), Dunya ya sasa, (aucun renseignement !)

(2) O. MEMBUNZHOUT, Maangaiko zuhula, qui reçut un prix d'encouragement lors du concours pour les écrivains autochtones en langues indigènes. D'après S.M. JADOT, 1958, Les écricains africains du Congo belge et du Ruanda - Urundi ; une histoire, un bilan et des problèmes, Bruxelles, p. 65.

SPINETTE, planteur à Ituri, ne rassemblera dans son ouvrage que 1.300 mots et expressions recueillis à Ituri et Stanleyville. Il donnera quelques indications.

Exemple : r qui devient parfois l barabara ---> balabala
s prononcé sifflant
o remplacé parfois par u oku ---> uku

En tout le travail d'un planteur, amateur en linguistique.

Comme nous l'avons dit, ci-dessus, le kiswahili de la colonie belge devait être le plus simple possible pour permettre un minimum de compréhension entre le colonisateur européen et le colonisé africain. Et cet esprit influencera beaucoup le premier dans l'élaboration des ouvrages qui devaient être mis à sa disposition à la colonie et pourquoi pas à celle de ses travailleurs indigènes. Ainsi l'apprentissage du kiswahili ne se résumait qu'à celui de quelques phrases presque toutes au mode impératif et interrogatif, à mémoriser par le maître européen. A ces questions ou ces commandements correspondaient des réponses susceptibles d'être données par l'autochtone à qui il s'adressait.

Nous donnons quelques exemples tirés de "<u>Eléments de kiswahili véhiculaire à l'usage des militaires de la base de Kamina</u> :

- Boy met la table et fait mon lit
Boy tandika meza na tandika kitanda yangu
- La nappe est sale, mets en une autre
Nguo ya meza iko muchafu, weka ingine
- Va à la rivière *Kwenda ku mutoni*
- Lave mon linge sale avec du savon *Safisha nguo yangu na sabuni*
- L'eau est-elle propre ? *Madji safi ?*

- L'eau est-elle sale ? *Madji ni muchafu mubaya ?*
- Peut-être franchir cette rivière ? Ce marais ?
Tutaweza kutambuka y mutoni ? Y maji ?
- Tu ne peux pas toucher à cela c'est dangereux
Pasopo hatari ya kufa (1)
- Montre-moi des fruits comestibles
Uniony esha matunda kwa kula
Rarement on y trouvera des phrases longues et explicatives à la manière de celle-ci :
- cette couverture que tu vois, je l'ai achetée hier.
Regarde, elle est neuve (elle est de maintenant)
Bolangeti ile, unanona, nilinunua ye yana.
Angalia iko ya sasa.
Toujours en vue de simplifier la langue, une telle recommandation sera donnée au futur utilisateur du manuel :

"Le Noir parle beaucoup par images. N'hésitez pas à faire, au besoin, comme lui pour remplacer un mot que vous ne connaissez pas.
Exemples : un étui, une gaine, une boîte dans laquelle vous rangez un objet, tel que : une pipe, une paire de ciseaux, etc... s'appellera tout simplement *nyumba yake* : sa maison.
l'étui de ma pipe, où est-il ? *Nyumba ya kiko yangu iko wapi ?*
la gaine du fusil : *nyumba ya bunduki*
le nid de l'oiseau : *nyumba ya ndeke*
la cage du singe : *nyumba ya makako* [...]
Tous les objets semblables sont des nduku : des frères.
Par exemple, si vous voulez faire renger ensemble des outils ou des objets de table de différentes sortes : couteaux, fourchettes, verres, etc., vous direz : *weka nduku yote*

---

(1) Pasopo vient du flamand "gas op" inscrit sur certains paquets contenant des explosifs.

pamoja : mets tous les frères ensemble, c'est-à-dire mets tous les mêmes objets ensemble" (1).

En guise de conclusion, on constate la tendance à une rapide pidginisation du kiswahili de l'Afrique centrale. Elle n'était pas seulement particulière aux rapports entre supérieurs et inférieurs comme c'est souvent le cas pour les pidgins, mais elle avait gagné les locuteurs africains eux-mêmes. Il leur était difficile de savoir laquelle des formes était normative, partant pouvant leur servir de référence. Il était compréhensible que des "manuels à l'usage de" et autres éléments soient les guides même aux autochtones, du moment que c'étaient les seuls qui pouvaient être disponibles.

---

(1) Eléménts de kiswahili véhiculaire... p. 52.

5. CONCLUSION ET PERSPECTIVES

D'habitude, quand on parle du kiswahili, on ne pense qu'à son expansion, à sa sûre propagation loin de la côte. Mais on oublie de mentionner que cette diffusion connaissait souvent des obstacles ou autres facteurs qui entravaient sa réalisation.

Et pour la région d'Afrique centrale, anciennement sous domination belge, cette langue connaîtra une vraie crise, un déclin entre les années 45-62 et même au delà. Certains penseront que ce dernier était lié à celui des trois piliers du kiswahili - le commerce, l'islam et la littérature - et la diminution des contacts avec la Côte orientale, foyer principal de cette langue (1). Il est vrai que ces éléments ont contribué mais les vraies causes sont à chercher sur place, c'est-à-dire en Afrique belge même.

Au cours de cette modeste étude, nous nous sommes simplement posé des questions et avons essayé de voir le problème autrement. Au lieu de rester dans la sphère de l'islam, du commerce et de la littérature, notre souci fut d'examiner la part des différentes administrations qui se sont succédées, de la colonisation aux indépendances et celle des événements historiques dans la crise qui secouait le kiswahili.

Nous aurons dégagé l'apport des différents artisans de la colonisation, à savoir l'administration publique, les missions, tant protestantes que catholiques, et les sociétés

---

(1) R. OHLY, 1982, Swahili - the diagram of crises, Beitrag zur Afrikanistik, Band 15, Wien, Dar es Salaam.

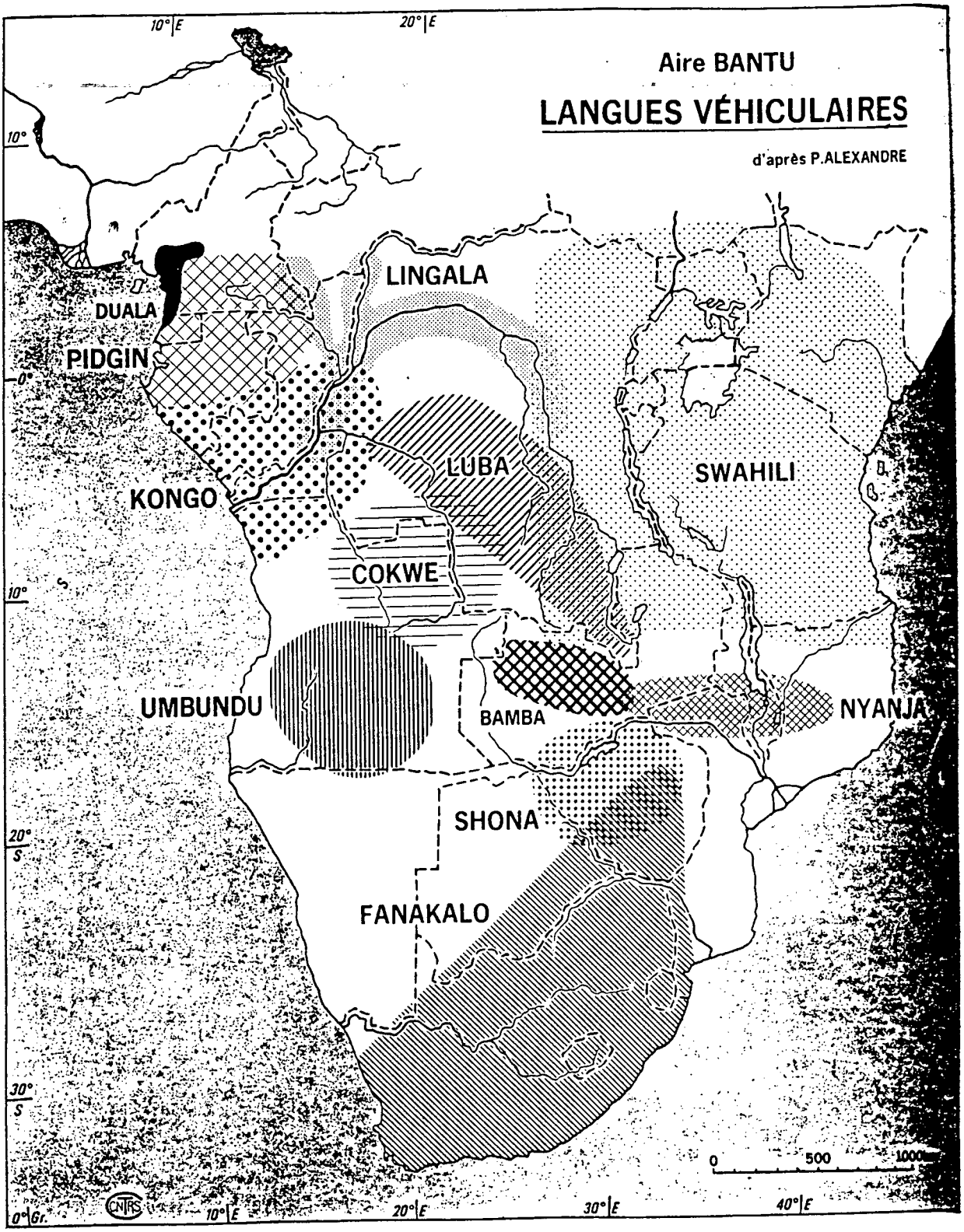
capitalistes représentées par l'UMHK. Chacune des trois avait son point de vue sur le kiswahili qui ne correspondait pas nécessairement avec celui de l'autre et jamais il n'y a eu de consensus.

Quant à la partie africaine à l'heure des indépendances, elle sacrifiera le kiswahili, tout comme les autres langues nationales sur l'autel de l'unité nationale ou le maintiendra en seconde, sinon en troisième position.

Une petite description nous a permis de nous rendre compte de la simplification, origine de la dégradation, qui caractérisait le genre de kiswahili pratiqué en Afrique belge. Nous avons remarqué le manque de production livresque, pourtant indispensable à la promotion de toute langue.

Nous ne prétendons pas avoir fourni toutes les solutions aux questions soulevées. Ce travail n'aura été qu'une ébauche, une introduction qui nous permettra d'approfondir le sujet et de l'enrichir au cours de nos recherches ultérieures.

A part les recherches en bibliothèques (MRAC, Ministère des Colonies de Bruxelles, Bibliothèque des Pères Blancs à Rome...), nous comptons effectuer aussi des enquêtes sur le terrain. Elles nous mettraient en contact avec les éventuels témoins - encore vivants - de cette crise.


Aire BANTU
LANGUES VÉHICULAIRES
d'après P.ALEXANDRE
10°E
20°E
10°
0°
10°
20° S
30° S
0°Gr.
10°E
20°E
30°E
40°E
LINGALA
DUALA
PIDGIN
KONGO
LUBA
SWAHILI
COKWE
UMBUNDU
BAMBA
NYANJA
SHONA
FANAKALO
0
500
1000
CNRS

BIBLIOGRAPHIE

A. Ouvrages généraux, thèses et mémoires

BANNOUT N. 1981, *L'Islam au Zaïre sous régime colonial*, mémoire de DEA

CORNEVIN R., 1966, *Histoire du Congo Léopoldville-Kinshasa*, Berger Levrault, p. 216

DE THIER F.M., *Singhitini, la Stanleyville musulmane*, Publications des problèmes du Monde musulman contemporain, Bruxelles

DZOKANGA A., 1979, *Dictionnaire Lingala-français*, Enzykolpädie Leipzig

EASTMAN C.M., 1983, *Language planning : an introduction*, Chardler and Sharp Publishers Inc. San Francisco

Eléments de Kiswahili véhiculaire à l'usage des militaires de la base de Kamina, publié par le ministère de la Défense Nationale (Etat-Major général de la Force aérienne) non daté

FABIAN J., 1986, *Language and colonial power : the appropriation of swahili in the former Belgian Congo*, 1885-1938, African Studies series, Cambridge University Press

FABIAN J., 1971, *Jamaa : a charismatic movement in Katanga*, Northwestern University Press

GAHAMA J., 1983, *Le Burundi sous administration belge*, 1919-1939, ACCT-Karthala

GAKUMBA Cl. 1987, *L'Islam au Burundi de 1896-1986*, mémoire de 2ème cycle, Université du Burundi

GERARD-LIBOIS J., 1963, *Sécession au Katanga*, CRISP-INEP, Bruxelles, Léopoldville

GHEERBRANT A., 1955, *Congo noir et blanc*, Gallimard, 9ème édition

HADDAD A., 1983, *L'arabe et le swahili dans la République du Zaïre : études islamiques, historiques et linguistiques*, SEDES, Paris

HOUIS M., 1971, *Anthropologie linguistique de l'Afrique noire*, Paris, PUF

HUBERT J.R., 1965, *La Toussaint Rwandaise et sa répression*, ARSOM, Bruxelles

HUNTER W.F., 1959, *A manual of Congo swahili grammar*, Association pour la Littérature Evangélique en Swahili - congo

JADOT J.M., 1958, *Les écrivains africains du Congo Belge et du Ruanda-Urundi : une histoire, un bilan et des problèmes*, Bruxelles

KABAGABO A., 1989, *Le Bugesera : Essai de monographie historique 1853-1933*, mémoire de Licence UNR RUHENGERI

KAGABO J.H., 1988, *L'Islam et les "swahili" au Rwanda*, Editions de l'Ecole de Hautes Etudes en Sciences sociales Paris

LEMARCHAND R., *Political awakening in the belgian Congo*, University of California Press

LINDEN I., 1977, *Church and Revolution in Rwanda*, Manchester University Press

MPIRANYA F., 1985, *La systématique de l'emprunt du kinyrwanda au kiswahili*, monographie de 1er cycle, UNR Rubiengeri

MUTAMBA MKY, 1977, *Le Congo belge 1940-1960*, Thèse de doctorat en histoire, Université Nationale du Zaïre Lumumbashi

NATALIS E., 1960, La langue swahili 1 : cours méthodique, éd. du FULREAC Liège

NATALIS E. et DUBOIS G., 1960, *La langue swahili 2, Exercices*, 2d. du FULREAC, Liège

OHLY R., 1982, *Swahili - the diagram of crises*, Bertrag zur Afrikanissik, Band 15, Wien-Dar es Salaam

POLOME E.C., 1982, *Language, Society and Paleoculture*, Stanford university Press

Rapport de l'Administration belge au Ruanda-Urundi, 1929

RUBBENS A. (éd.) 1945, *Dettes de guerre*, Elisabethville-Imbelco

SACLEUX Ch. 1939, *Dictionnaire swahili-français*, Paris, Institut de l'Ethnologie

Service de l'Information et de la Propagande du Congo Belge, *Congo Belge 1944*, 1944

SOW A.I., 1977, *Langues et politiques de langues en Afrique Noire*, éd. Nubia-UNESCO

SPINETTE J., 1960, *Vocabulaire kingwana-français*, Publication de la Direction de l'Agriculture, Forêt et de l'Elevage

TACEL M. ET CHABOCHE R., 1978, *L'histoire au Baccalauréat*, Fernand Nathan, Paris

TEMPELS P., 1945, *Philosophie Bantoue*, Elisabethville

VAN BILSEN A.A.J., 1977, *Vers l'indépendance du Congo et du Ruanda-Urundi*, Presses Universitaires du Zaïre, Kinshasa

VAN BULCK G., 1948, *Les recherches linguistiques au Congo Belge*, Bruxelles

VAN DEN EYNDE W.F., non daté, *Grammaire swahili*

WHITELEY W.H., 1969, *Swahili : the rise of a national language*, Methuen and Co Ltd

B. Articles

BARAKANA G., 1952, "L'unification des langues au Ruanda-Urundi" in *Civilisations*, vol. II, n° 1, pp. 67-76

DEANS W.A., 1953 "Congo swahili, a lingua franca of central Africa" in *Bible Translator*, pp. 146

DELANAYE P., 1955, "Position des missions catholiques en matière d'emploi des langues indigènes" in *Aequatoria*, 18 pp. 227-259

DUPEROUX A.H. , 1948, "Propos sur la réforme de l'enseignement" in *Bulletin du CEPSI*, 6, pp. 26-71

FABIAN J., 1973, "Kazi : conceptualization of Labor in a charismatic movement among swahili speakers" in *Cahiers d'Etudes Africaines*, 50, pp. 293-325

FABIAN J., 1983, "Missions and colonization of African languages : Development in the Belgian Congo" in *Canadian Journal of African Studies*, Ottawa, pp. 165-188

GAHAMA J., 1986, "Burundi, panorama historique : Des origines à l'indépendance" in *Etudes Scientifiques*, Juin.

GUILBERT J.C., 1952, "Civilisation occidentale et langage au Congo belge", in *Zaïre* VI, 9, pp. 899-928

HULSTAERT G., 1946, "Les langues indigènes et les Européens au Congo Belge" in *African Studies*, vol. 5, pp. 126-135

KARAM F.X., 1974, "Towards a definition of Language Planning" in Fishman J.A., *Advances in Language Planning*, Mouton, Paris pp. 103-115

KITUMBOY L.W., 1960, "Kiswahili usages in Congo Belge and Ruanda Urundi" in *Swahili*, 31, pp. 227-230

KITUMBOY L.W., 1961, "Swahili in Ruanda-Urundi and Congo Republic" in *Swahili*, 32, pp. 65-6

LAROCHETTE J., 1952, "Le problème des langues dans l'enseignement aux indigènes du Congo Belge" in *Problèmes de l'Afrique Centrale*, 2, pp 72-78

LEBLANC M., 1955, "Evolution linguistique et relations humaines" in *Zaïre* IX, 8, pp. 789-799

MAKONGA B., 1953, "Sur l'avenir du Kingwana" in *Aequatoria*, 16, pp. 46-48

MAKONGA B. "Les langues communes supplantées, que restera-t-il de traditionnel aux Congolais" in *Etoile-Nyota* du 7 août 1958

MATEENE K., 1976, "La situation linguistique en Afrique Centrale" in SOW A.F. (éd.) *Langues et politiques de langues en Afrique Noire*, éd Nubia/Unesco pp. 180-195

NIDA E., 1945, "Some language problems in the Congo" in *Congo Mission News*, janvier pp 14-16

POLOME F.C., 1971, "Multilingalism in an African center : the Lubumbashi case" in WHITELEY W.H. (éd) *Language use and social change*, OUP, London pp. 361-382

PHILIPPSON G., 1982, "Le swahili et l'expansion des langues africaines" in CAPRILE J.P., (éd) *Contact de langues et contacts de cultures*, Lacito Document, Paris SELAF-AELIA, pp. 87-104

TANGHE J., 1944, "Le Swahili, langue de grande expansion" in *Bulletin de l'IRCB* XV, 2, pp. 234-267

VERBEKEN A., "A propos du kitawala", n.d.

VERDOOT A., "Structures ethniques et linguistiques au Burundi, pays unimodal typique" in *Etudes Africaines du CRISP*, 1969, pp. 1-26.

SOMMAIRE

0. INTRODUCTION 1

Chapitre 1 : PRESENTATION SOCIOLINGUISTIQUE 4

1.1 Aperçu général 4

1.2 Le kiswahili 7

1.2.1 Au Congo belge, tant mal que bien 7
1.2.2 Au Ruanda-Urundi, le déclin . 9

Chapitre 2 : LES TROIS PILIERS DE LA COLONISATION ET LE KISWAHILI 15

2.1 L'administration 15

2.2 Les missions 26

2.3 Les sociétés capitalistes 35

Chapitre 3 : LE KISWAHILI DE LA COLONISATION AUX INDEPENDANCES 39

3.1 La lutte pour les indépendances et la langue de la masse 39

3.1.1 Le kiswahili, langue nationale ou étrangère au Congo belge ? 40

3.1.1.1 Mouvements messianiques et kiswahili 48

3.1.2 Ruanda-Urundi, indissociation kiswahili-Baswahili 50

3.2 Le Kiswahili, véhicule de l'Islam et du Communisme en Afrique belge 56

3.3 Le kiswahili et les indépendances 61

3.3.1 Congo belge 61
3.3.2 Ruanda-Urundi 63

Chapitre 4 : Les différentes formes de kiswahili 64

4.1 Quelques particularités du kiswahili en Afrique belge 67

5. CONCLUSION ET PERSPECTIVES . . . 93

Cartes
Bibliographie
Table des matières